

# ACTION

CAHIERS DE PHILOSOPHIE ET D'ART

---

## SOMMAIRE

<i>Henri Rousseau</i> . . .	ROCH GREY	<i>Bébuquin (suite)</i> . . .	C. EINSTEIN
<i>Poèmes</i> . . . . .	RENÉ EDME	<i>Ossip Zadkine</i> . . . . .	WALDEMAR GEORGE
» . . . . .	GEORGES GABORY	<i>Raccourcis</i> . . . . .	FRANZ HELLENS
» . . . . .	IVAN GOLL	<i>Etat humain ou état ani-</i>	
» . . . . .	BÉATRICE HASTINGS	<i>mal ?</i> . . . . .	SCHULTE -VAERTING
» . . . . .	VINCENT HUIDOBRO	<i>Critique des ouvrages reçus :</i>	
» . . . . .	RASTES PÉTROVITCH	FLORENT FELS, IVAN GOLL, KHARIS.	
» . . . . .	LÉONARD PIEUX		
» . . . . .	ANDRÉ SALMON	<i>Bois de GALANIS, HERMINE DAVID</i>	
» . . . . .	MARCEL SAUVAGE	<i>et VLAMINCK.</i>	
» . . . . .	ELSE LASKER SCHULER		
» . . . . .	MAURICE VLAMINCK	<i>Reproductions d'œuvres de ROUSSEAU.</i>	

---

La revue paraît tous les deux mois — Abonnement d'un an : 30 francs pour tous pays

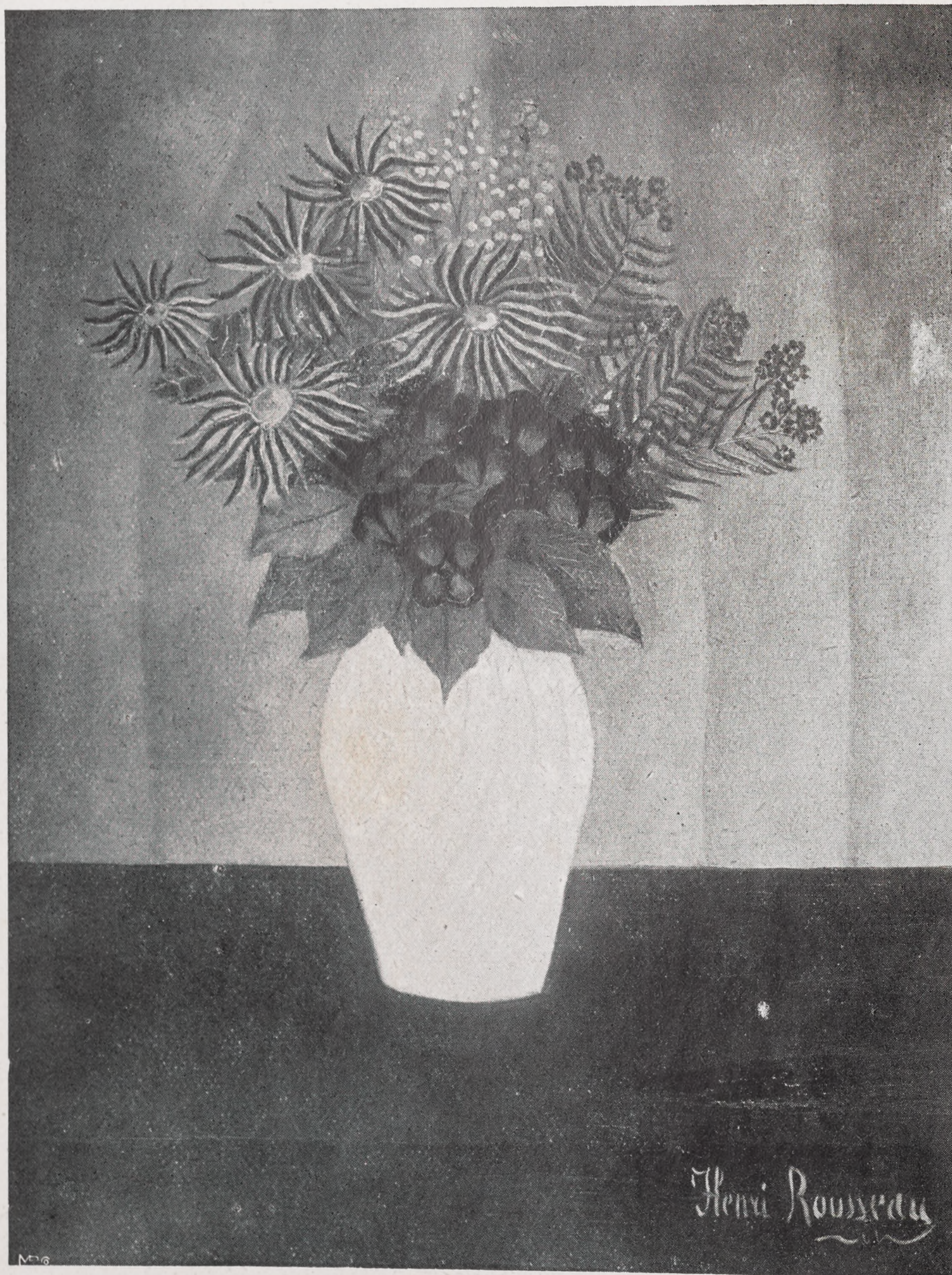
---

### DÉPOSITAIRES GÉNÉRAUX :

**Allemagne :** Gustav Kiepenheuer - Potsdam - Berlin  
**Angleterre :** Chelsea Book Club - Cheyne Walk - Chelsea - London  
**Belgique :** Sélection - 62, Rue des Colonies - Bruxelles  
**Scandinavie :** A. B. Nordiska Bokhandeln - Fredsgatan - Stockholm  
**Suisse :** Kundig - 1, Place du Lac - Genève

Pour la France et les autres pays :

**ACTION - FELS - 18, RUE FEYDEAU - PARIS**



LE BOUQUET

Cliché D. K. D.

# **ACTION**

**CAHIERS DE PHILOSOPHIE ET D'ART**

---

**TOME**

**II**



## HENRI ROUSSEAU

Né dans la pauvreté et dans le labeur, là, où même l'ombre que projettent les hommes se hisse ou s'étale lourde et disloquée, aucune trace de cette hérédité inspirative, aucune influence du milieu ne poussèrent Henri Rousseau à devenir artiste. Il ne voyait que des choses qui habillent l'indigence, tout ce provisoire, ce pis aller qui écrase d'un bout à l'autre l'existence des pauvres. L'uniformité de la vie ouvrière, c'est le barrage à toutes les possibilités de l'effervescence intellectuelle, un courant irrésistible qui, pareil à un flot indomptable, recouvre l'individu de sa masse, l'unifiant avec sa nullité.

Il suffit à l'enfant de montrer une tendance à quelque rêve le détachant de l'âpre souci du pain quotidien, pour que non seulement sa famille, mais tous les corps adhérents à tous les métiers, se révoltent ironiques et vengeurs.

Il faut une force exceptionnelle pour dominer cette prépondérance qui offre les mêmes facilités que toute approbation de choses convenues.

Comme enfoui dans une île inexplorée, Henri Rousseau naquit et vécut dans ce monde obscur où seul le saisissement salubre du dimanche, prend des proportions catastrophiques ; linge frais, pot-au-feu traditionnel, habits dont, pendant la semaine, on oublie la coupe et la couleur... et les cloches de l'église qui appellent à la gaîté. Bruyante, elle se transforme souvent en brutalité qui se termine pour les femmes par des pleurs ; le lendemain c'est l'humeur morose du lundi où elles reprennent le gouvernail.

A 40 ans, Henri Rousseau était encore employé d'octroi, fouillant les marchandises. Vie de mille bagarres, le chahut grossièrement enchassé de toutes les fanges, où seule la rudesse s'orne du succès immédiat.

Dans quel coin, sous quel auvent, cet homme de génie pouvait-il se recueillir, trouver la ligne droite du merveilleux sentier qui le mena vers son bonheur ?

Il est possible que dès l'enfance il admira tout ce qui était bien fini, bien exécuté, lisse, égal : une vieille crédence lustrée par l'usure, la surface d'une fontaine immobile au crépuscule, le mécanisme d'une montre paternelle pareille à un oignon d'étain. En feuilletant les vieux almanachs, en regardant les réclames de parfums, de liqueurs, il pouvait prendre goût à dessiner.

Travaillant toute la semaine, fatigué vers la fin de la journée, ahuri de la bestialité qui extérieurement l'englobait lui aussi comme un de ses attributs actifs, il est possible que sorti du cabanon de l'octroi il trouvait la paix chez lui.

Tout homme qui travaille pour vivre, possède un appui, un espoir, un point de résistance qui l'aide à endurer la besogne, c'est le dimanche.

Cinquante-deux fois l'an, l'ouvrier pourrait trouver le loisir pour effleurer le fonds même de sa propre substance, pour avoir quelque pressentiment d'un autre ordre d'idées, d'occupation et de vie que la sienne. L'unique terrain où il parvient à le faire, c'est la révolte contre l'insuffisance matérielle qui l'accable, contre l'insensé de tous les régimes qui l'assomment.

Produit des coïncidences de la nature agissant hors de toutes les hérédités, pour compte de quelque superflu paradisiaque à l'usage de l'harmonie universelle, Henri Rousseau vivait sans fiel, attendant comme les autres son dimanche. Aux heures de répit pendant la semaine de corvée, il regardait voltiger les oiseaux, fleurir les arbres, passer les carrioles, et les bestiaux rentrant dans les faubourgs ; au crépuscule tombant, tout prenait des teintes suaves, nourries, sans reflet trop apparent d'aucune essence, car à cette heure le soleil est invisible, et des semaines s'écoulaient sans que la lune arrive à sa rondeur opulente lui permettant d'éclairer. C'est à ces heures aussi, que les femmes finissent leurs travaux de ménage, et assises dans leur

verger, sans se donner de peine, suivent les progrès que la clémente nature fait accomplir aux légumes qu'elles ont plantés.

A cette heure, les figures humaines prennent des teintes unies, libres des ombres qui accentuent les traits, qui soulignent les variations de leurs humeurs... Tout cela, Henri Rousseau l'a vu, l'a aimé, l'a peint, le jour de grand dimanche où la densité de la joie prend dans le monde entier les proportions d'un élément atmosphérique.

Le changement physique dans l'atmosphère, dépend de mille coïncidences du hasard ainsi que de la conformation du sol ; la pointe d'une montagne peut accrocher le nuage le plus menaçant qui, au lieu de déverser la pluie sur la plaine, s'endort au sommet qui le capta ; la même pointe aidée par le vent peut l'envoyer par delà le mont ; souvent après un tunnel où l'on s'engouffre aux rayons du soleil, on trouve une pluie torrentielle.

La joie du dimanche, élément atmosphérique universel. Son rythme régulier, ayant sa source dans le cœur des hommes, d'un seul coup envahit l'entier de la terre, escaladant les plus hauts sommets, les plus profonds abîmes jamais habités. Exempts de dimanche, ils durent sans joie dans une inaltérable suite de siècles, dégageant une tristesse qui même adoucie par le soleil ne perd jamais son aspect pathétique.

Nous vivons à une époque, où le dimanche a cessé d'être une joie essentiellement chrétienne ; tous les peuples, même ceux qui, comme les israélites et les mahométans, célèbrent à part leurs jours de fête, participent à sa gaîté, à l'irrésistible de cet élan mondial. Seuls les saints lieux de pèlerinages où la dévotion d'un culte spécial créa un état passionnément haineux, enfermant comme La Mecque où les ruines du temple de Salomon, des germes de tristesse et de résistance, qui réduites jusqu'à l'extrême, s'effacent sous la masse géante de la joie dominicale.

Il est probable que cette joie ayant déjà sa formule dans la chimie encore ignorée de la métaphysique universelle, comme les états atmosphériques qui accélèrent ou diminuent les possibilités de n'importe quel accès dans la mécanique humaine, ajoute, forte de son élan gigantesque, à l'état-capacité du bonheur individuel.

L'art d'Henri Rousseau naquit et se forma le dimanche. Libéré de

son travail, il pouvait le cœur en fête composer des images en écoutant chanter les faubourgs.

Toute besogne suspendue, même les jours brumeux, même sous la pluie, le peuple vit dehors, savoure en entier son loisir changeant de fond en comble l'état-extériorisation du ton organique de la ville. Le bruit qu'elle dégage le dimanche, est l'opposé de celui qui la comble les jours de la semaine. Même la respiration des hommes, au lieu d'être fièvreusement accélérée, sous la pression de l'ordre donné par la nécessité, se calme suivant le va-et-vient naturel à sa cadence. Même les bêtes, même les plus harassées comme les chevaux, à l'exception de quelques exigences inhumaines, s'assoupissent paisibles dans leurs écuries ; les chiens appartenant aux moins fortunés participent la tendance universelle, à la gaîté, à l'accalmie dominicale.

Dès l'enfance Henri Rousseau s'habitua à considérer ce jour comme uniquement destiné à la joie. Il le voyait naître et se consumer dans une trêve, religieusement obligatoire, de tout effort. L'élan général le portait dehors pour boire avec les autres un verre de vin, pour fêter le mieux possible ce jour de repos.

La pression de toutes les atmosphères s'opposait à sa tendance contredisant l'hérédité ouvrière, exécrant le travail du dimanche.

Au lieu de se dissoudre dans la liesse universelle, il l'engloba en bloc, source miraculeuse centuplant sa propre joie de travailler dans une liberté inaltérable, sous la seule loi de son désir, défiant la tyrannie de toutes les contraintes, même celle du peuple entier qui le fit naître et dès son début d'artiste le combla d'ironie et de désapprobation.

L'ame en fête, chacune de ces œuvres, est le moment de sa joie fixée dans l'expression que lui donnait son dévouement sans borne.

Personne ne saura jamais l'étendue des difficultés qu'il surmonta, l'effort de volonté qu'il déploya pour résister aux circonstances, toutes ayant l'envergure de forces majeures tendant à son anéantissement. Il arriva un moment où déjà âgé, ignoré du monde, ayant infructueusement exposé aux « Indépendants », qui à son époque se présentaient au public, pauvrement casés dans des baraques où l'on ne venait que pour rire, il se libéra de l'octroi et vécut en jouant du violon ; la musique occupait son cœur et son imagination ; c'est encore le dimanche

qu'il pouvait lui consacrer les moments où heureux de contempler ses toiles, il voulait chanter sa joie.

On ignore les étapes de son ascension s'effectuant à l'ombre des masures qui encombrèrent les faubourgs de Paris, le quartier de Plaisance où même les pavés semblent être jetés de travers.

On manque de documents pour établir à quelle époque il approcha des intellectuels, des hommes de lettres qui s'intéressèrent, sans rien changer au courant misérable de son existence, à la bonhomie éclatant au milieu de ses œuvres, comme une surprise de foire. Personne parmi ces hommes ne prit Henri Rousseau suffisamment au sérieux pour se glorifier de le tirer de la misère, étalant à la stupéfaction des autres, ahuris de cette nouvelle valeur, si étrangère à leur esprit, l'œuvre déjà toute faite, où par un miracle surprenant, on ne peut jamais trouver aucune trace de faiblesse et d'apprentissage.

Sans préciser le cas de cette apparition extrême, quelques artistes s'avisèrent de l'approcher, certains, malicieusement, le considérant comme un demi-fou, bonasse et joyeux, d'autres, ébauchant une sorte d'admiration facile à diminuer ou à se modifier sous la poussée des rires malveillants.

Figé dans les cabanons de l'octroi, Henri Rousseau ne rêva jamais de si hautes relations. Sa simplicité touchant à l'extrême aristocratie, à la souveraine possession de soi-même, sans aucune nécessité des attributs étrangers, il évoluait dans ce nouveau milieu avec une parfaite aisance parée d'un bon sourire aimable et bienveillant. Jamais, il n'abandonna ses amis ouvriers, parmi lesquels se forma sa renommée, surtout celle de maître de musique.

Pour une minime rétribution, il se chargeait d'élèves qui venaient dans son atelier où sans interrompre son travail, il leur enseignait la musique.

Assis devant son chevalet, il suivait sans inconvénient sa pensée guidant sa main et l'ineptie d'un enfant raclant le violon de ses doigts engourdis. Il est probable que ces deux courants ne pouvant subir aucun heurt d'équivalence, il arrivait à garder une inaltérable sérénité d'humeur, isolant peut-être comme un élément subalterne, son ouïe livrée au service de la nécessité. Il donnait aussi des leçons de dessin, mais il ne parvint jamais à avoir d'autres élèves que deux vieillards de 72 à 80 ans, qui souvent, la leçon terminée, lui reprochaient d'avoir



embrassé un métier aussi ingrat, lui conseillant de redevenir un honnête fonctionnaire de l'Etat, renonçant à sa folie.

Les cours de musique ayant pris de l'extension parmi les habitants des faubourgs, il donnait des soirées auxquelles participaient ses élèves suivis de leurs parents ouvriers, ainsi que ses amis du monde littéraire et artistique. Le souvenir de ces assemblées provoque encore, chez certains artistes, témoins oculaires de ces fêtes, des sourires moitié moqueurs, moitié indulgents.

Elles se présentaient comme des galas extraordinaires, précédées d'invitations formulées et ornées de des ins : paysages, oiseaux, fleurs, par Henri Rousseau lui-même. Vêtu d'une redingote, cravaté de blanc, chef de son orchestre puéril, compositeur de ritournelles et de chansons dont il revêtait ses poèmes, il faisait tellement rire ses invités de marque, que ces dames s'oubliaient parfois, ne se maîtrisant que pour ménager la sérieuse considération dont les mères des petites musiciens entouraient Henri Rousseau.

La rue Perrel, coupant la rue Vercingétorix, voyait un mouvement inusité les nuits de ces réunions, où plusieurs hommes déjà célèbres, s'acheminaient pour s'amuser chez le « père Rousseau ».

L'atelier débordait ; le savoir-vivre reculait les familles ouvrières vers le palier, sur l'escalier, dans la cour, qui recevait en entier le concert exécuté selon le programme, où souvent figurait le nom de Henri Rousseau : « solo de violon dans ses œuvres et créations. ». Il y avait des programmes fait entièrement de ses compositions si émouvantes quand on pense à son âge, à sa jeunesse anéantie par une écrasante besogne, à son désir de vivre et d'aimer.

La tradition garde le souvenir de sa libéralité extrême, car pauvre, dénué de tout confort, de toutes commodités dans sa vie de privations, il servait à ce public insoucieux, des verres de vin, des biscuits, les enfants recevaient des pommes qu'ils cherchaient à avoir les plus rouges et les plus brillantes possible. Jamais une cargaison de bouteilles et de gâteaux ne vint généreusement offerte, égayer son vieux cœur, pour monter au comble l'exubérance de la gaîté.

\* \* \*

L'histoire de sa vie sentimentale a dû suivre le cours des événements auxquels connaissant la fermeté de l'impossible, il se soumettait



MPG  
PORTRAIT DE PIERRE LOTI

Cliché D.K.D.

ROUSSEAU



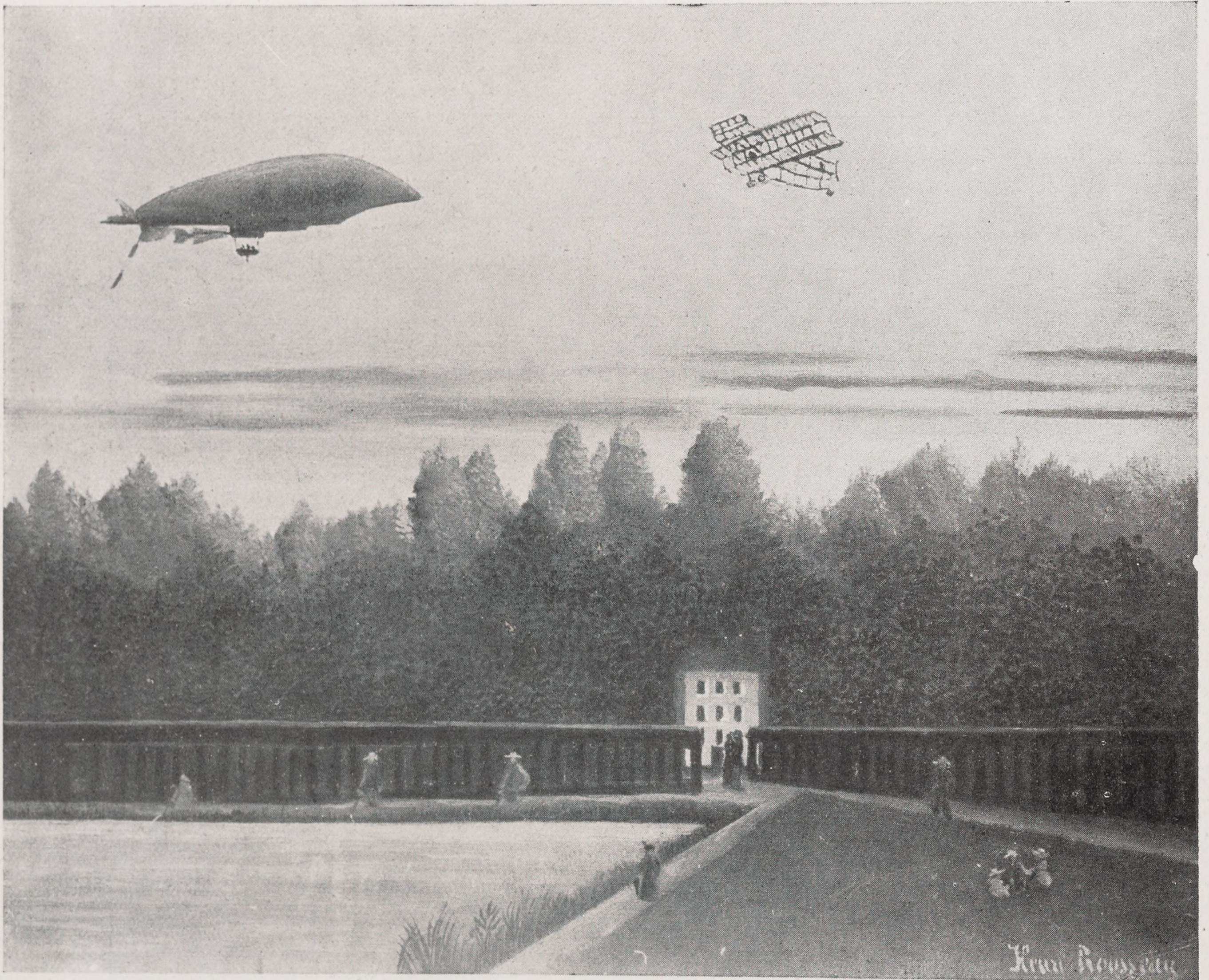
L'HEUREUX QUATUOR

Cliché Deutsche Kunst und Dekoration



GUILLAUME APOLLINAIRE ET SA MUSE

Cliché D. K. D.



PAYSAGE UA DIRIGEABLE

Cliché Kunstblatt

sans révolte. Deux fois marié, deux fois veuf, il est probable qu'il aima mieux Clémence que Joséphine, car c'est ce nom qu'on rencontre à la tête de ses poèmes à chanter. Il y avait aussi une Yadviga, demoiselle polonaise dont, comme de tout ce qui concerne la vie d'Henri Rousseau, on ne possède d'autre renseignement que le sourire un peu moqueur. Vieux, il garda le cœur juvénile. Les dernières années de sa vie s'assombrirent par une suite interminable d'ennuis que lui donna son ultime effort pour être heureux. Une Léonie, âgée de 54 ans, s'obstinait à être indécise : son père ne voulait rien entendre de ce mariage ; comme les autres, il trouvait Henri Rousseau misérable, grotesque dans ses prétentions d'artiste. Personne dans le quartier ne pouvait se prononcer sur cet art qui ne lui fournissait aucune aisance. Il était question d'une expertise, d'un recours aux compétences propres à donner un avis définitif sur sa peinture.

Par pure gentillesse, un peu maussade, sa blanchisseuse, les notes du linge paraissant difficiles à régler, accepta de petites toiles, ainsi que le restaurateur où souvent il prenait ses repas ; mais son menuisier se montra intraitable : pour rien au monde, il ne voulut échanger un grand chassis pour une de ses toiles.

Tout cela parvenait à la fiancée. Vendeuse au Bazar de l'Hôtel-de-Ville, connaissant le prix de l'argent, elle cherchait à profiter le plus possible de sa situation de femme aimée. Elle arriva à lui enlever ses maigres économies ; elle sut qu'il projetait une donation en sa faveur de tout ce qu'il pouvait avoir, ainsi que le profit de toutes ses œuvres errant de par le monde... elle voyait ses pieds saigner, la circulation de son sang étant déjà mal assurée, une maladie qui devait l'emporter gagnant ses jambes qu'il ne ménageait point.

Tous les jours, Henri Rousseau, âgé de 65 ans, parcourait Paris d'un bout à l'autre, pour rejoindre aux heures des repas, celle qu'il nommait « la pauvre petite ».

Quelques amis voyant son exaspération, tentèrent d'ébranler Léonie : elle ne parut point au jour fixé pour le mariage. C'est alors qu'on a vu Henri Rousseau, pâle et tremblant, courir à travers les rues, se lamenter de sa défaite, se plaindre devant les gens qui s'attroupaient.

Pendant ce temps, sa personnalité s'affirmait de plus en plus dans le monde des Arts. Peu soucieux de « ce pauvre vieux », faisant une peinture qui ne ressemblait en rien à ce qu'ils s'habituaient à

nommer ainsi, ses camarades du métier, par pure négligence, par aveuglement facile à comprendre, le laissèrent sans difficulté entrer sur la piste. C'est qu'il était inoffensif, pauvre et vieux, ses épaules légèrement courbées vers la terre, sa bonne figure au teint clair, aux yeux bleus comme ceux d'un enfant. A qui pouvait porter préjudice, qui pouvait effacer cette apparition si bonasse ? On ne travailla point les critiques pour les obliger au silence : les ignorants qui au temps de Henri Rousseau dirigèrent la marche de toutes les gloires, pour ne pas avoir usé envers lui d'aucune arme défensive, d'aucune violence, entreront eux-mêmes convenablement dans l'éternité.

Jeux du Destin, où quelque ombre familière aux génies étouffa un éclat de rire.

Ainsi son chemin aplani, à la date régulièrement fixée pour les expositions des Indépendants, plus tard du Salon d'Automne, il s'attelait à une voiture à bras pour y mener ses toiles. Jamais elles ne montèrent dans les salles d'honneur, inaccessibles à leur aspect si peu commun qu'on se plaisait de nommer amicalement « puéril » Leur place était en bas, dans ce grand vide pareil, malgré sa hauteur, à un sous-sol, vaste emplacement inhospitalier, jugé peu utilisable où l'on casait le rebut de cette grande foire. Cela a duré pendant vingt-quatre ans (1886-1910).

Qui le premier osa faire voyager ses tableaux ? Sortis de Paris, immédiatement ils trouvèrent les esprits prêts à les admirer. Des marchands commencèrent à s'intéresser à lui, à lui prendre avec prudence quelques toiles, ce qui le fit rêver à une aisance extrême équivalant à vingt francs par jour. Les peintres de son quartier, de bons amis sans malice et sans fiel, s'amusèrent beaucoup en excitant ces rêves par des lettres où des illustres étrangers imaginaires, lui commandaient des travaux importants. Tout heureux, il courait chez le marchand de couleur, chez son menuisier, rien ne l'étonnait, les moqueries filtrées par sa foi, se transformaient en des faisceaux d'hommages qu'il acceptait comme un acquittement, comme une petite part d'une immense dette. Aucune désillusion ne pouvait l'ébranler. Habitué à un courant ininterrompu de contraintes et de désapprobations, seul son bonheur de peindre le confirmait dans l'inébranlable de sa destinée.

Ceux qui le croient naïf, sans un grand savoir, suivent une prédisposition malheureuse de leur propre nature, ou peut-être intimidés

par la déprimante admiration pour leurs prédécesseurs, n'osent pas s'aventurer dans les nouvelles conjectures.

Jamais la personnalité ne peut arriver à une si définitive éclosion, à une précision aussi ferme sans le savoir absolument conscient, non seulement du métier, mais de sa propre valeur.

Elevé sous le fléau des âpres exigences de la finition dans le travail, il les appliquait à lui-même, élargissant ainsi son pouvoir basé sur la conscience, le soin extrême, le désir de pousser l'accomplissement jusqu'à l'impossible. Chaque tableau de Henri Rousseau, c'est la fière sûreté de ses moyens, l'adresse extrême de la mise en scène, infaillible d'équilibre et de proportion. Ce n'est pas l'abrégé d'une formule préconçue, ni le triage savamment allégé, un trompe-l'œil tapageusement expressif. C'est une vision imposée par une fantaisie d'un raffinement inassouvi, ne cherchant que sa propre satisfaction, que l'éblouissement définitif se dégagant du désir inquiet de servir son objet le mieux possible, le chemin le plus droit qui exclut toute hésitation. Son génie c'est l'égalité de la valeur exécutive : sur toute la surface de chacune de ses toiles, l'inextinguible amour, patience, volonté, guident le pinceau. Jamais de coupable relâchement, jamais de désir de paraître sans avoir assumé le joyeux sacrifice jusqu'au bout. Ainsi la densité de sa valeur picturale est telle, que même les bords les plus cachés de ses tableaux portent l'empreinte de cette sollicitude ardente dont il les entourait.

Les moments, les figures qu'il y fixait n'étaient que ses grands beaux dimanches à lui où il respirait avec aise le loisir transformé en un travail si âpre dans son ardeur. Aucune trace de servitude ne se dégage de ses figures-portraits de ceux qu'il abordait dans la vie.

Eux aussi semblent vivre de beaux moments de dimanches, ornés de faux-cols et de cravates fraîchement blanchis, de redingotes accessoires inévitables d'une fête, d'une pose devant un photographe au jour solennel d'une noce ou d'un baptême. La nature aussi semble fêter sa plus belle éclosion, chaque feuille dans sa précision dentelée, c'est une apparition toute neuve où aucun insecte n'avait le temps de se poser ; chaque fleur, c'est un songe, une forme inédite suggérée par son nom. Les gradations de ses cieux le plus souvent sans nuage, ce n'est pas la copie du vrai ciel, c'est l'art de transmettre sa disposition pour l'ensemble de la chose qu'il se proposait d'exécuter.



Henri Rousseau inventa lui-même ses moyens d'exécution. Ses tableaux sont des copies de ses rêves d'après la nature de son cerveau, respectueux devant la grandeur de tout ce qui précéda son apparition dans l'Art.

Aimant la discipline dans le travail, nourri de savoir-faire, il estimait l'Académie et les professeurs apprenant à dessiner et à peindre. L'impressionnisme devait lui sembler une tentative sublime d'éluder les difficultés de la précision s'acquittant par des tâches équivalent à la fugacité de la lumière qui efface tous les attributs de la forme.

Il est plus que sûr que côté raisonnement, combinaisons à priori, et tout ce qui infecte de nos jours les milieux artistiques transformés en académies de rhétorique, lui fut étranger. Mais, comme tout artiste de génie ne travaillant qu'avec son cœur, exigence de plastique ne lui laissant aucun doute de sa vérité, il suivit sa passion par le chemin qu'elle lui imposait, celui du plus grand effort vers la perfection. Ses tableaux sont d'un luxe extrême, car ils représentent un état libéré de tout autre souci que leur réalisation, que les lois de sa vie et celle d'un peuple entier lui interdisent.

Son indigence l'ayant enfermé dans l'infranchissable, ne lui permettant de dépasser son déplacement plus loin que la banlieue parisienne, son imagination, son goût pour le merveilleux, le portèrent hors de toutes les limites vers l'inaccessible, vers le plus lointain, le plus beau, le plus exorbitant.

On croit que tout jeune, il participa à la guerre du Mexique, et que ses forêts vierges, singes, tigres, enchanteurs, fleurs suggérées par les lotus, palmiers, orchidées, sont les souvenirs des jours qu'il y passa en suivant son régiment. Est-il possible qu'il laissa ses impressions se ternir sous les couches poudreuses du temps, sous la misérable grisaille de sa vie parisienne ? Ces tableaux exotiques, cette fantaisie d'une fraîcheur aussi jeune que son cœur, n'apparurent que dans les dernières années de sa vieillesse, vers 1904, six ans avant sa mort. Peut-on croire qu'inutilisés, il garda ses souvenirs pendant quarante ans ? d'ailleurs, la flore du Mexique ne ressemble en rien à ce que l'on admire dans ses tableaux : « plateaux parfois désertiques encadrés par de hautes chaînes de montagnes volcaniques au milieu desquelles se développent de fertiles vallées. »

Souvent le dimanche, Henri Rousseau, vieux et fatigué, devait,

au lieu de chercher la banlieue trop lointaine, se promener dans le Jardin des Plantes ou d'Acclimatation. Habitué à la pauvreté de son atelier, de tous ses attributs où seul le canapé recouvert de l'utrecht lie de vin déteint, apparaissait splendide, s'adossant contre un mur, il se figeait dans une admiration sans borne, au seuil de serres où graduées savamment, des plantes merveilleuses s'exhibent en parasols, panaches, éventails, fusées, chutes pareilles à celles d'un torrent qui dévale du plus haut de la montagne jusqu'au plus profond de l'abîme. Des fleurs aux calices immaculés, aux corolles jamais vues, et d'autres pareilles à des constructions impossibles à définir, éclatent dans les verdure, s'ouvrent et s'effeuillent dans une atmosphère où l'artifice de la chaleur rend leur exaltation plus dense sous la voûte des vitres qui s'irisent de plus d'arcs-en-ciel, que sous leur propre climat. A côté les lions rugissent, les tigres flairent la mort des bêtes qu'ils voudraient terrasser, de gros serpents s'exténuent de tristesse dans leurs couvertures héritées des hôpitaux, les perroquets rouges, bleus et jaunes, crient des injures au-dessus des oies qui ne se doutent de rien, et les singes désœuvrés meurent doucement d'amour.

L'ardeur extrême, les rêves presque effrayants envahissaient le cœur de ce vieillard de génie, qui contredisant par sa seule présence le convenu déjà classé, au lieu de trébucher sous l'action du temps, prenait en s'embaumant d'émanations tropicales, un essor inattendu, une audace nouvelle, tout imprégné de l'émerveillement qui guidait sa fantaisie.

La série de ses tableaux ainsi inspirés, c'est le trésor de l'inédit appartenant à l'art pictural. Le parfait du beau lisse, où les yeux ne heurtent jamais contre les obstacles, contre les défaillances de la volonté créatrice. Le mystère doux et pénétrant, presque le parfum ivre de sa propre essence, se dégage de ses forêts aux feuilles merveilleusement raffinées, aux fleurs gigantesques d'une pureté passionnée. Son goût dans le choix d'emplacement est tel, qu'une joie intarissable, émue, saisit à jamais le spectateur asservi.

Une mort violente due au manque de soins et de confort, le plus indispensable à son âge, l'emporta humblement affaissé sur un lit d'hôpital.

Physiquement détruit, il continue à multiplier par son art, ses capacités de vivre.

Véritable phénomène de la nature, puisant sa force dans sa propre substance, il apparaît unique formule du jamais existant, d'inabordable, car pour l'approcher il faudrait reconstruire toutes les coïncidences de la vie réelle, s'appuyant sur une base de combinaisons métaphysiques introuvables, comme les origines de l'Univers.

Aucune admiration, aucun effort de l'absorbé, ne pourront activer la familiarisation que dans l'état passif qui exclut toute possibilité de patronage. Son art jailli du sol populaire, par une contradiction qui n'est admissible que dans ce cas exceptionnel, ne pourra jamais séduire que le monde de la plus haute intelligence sentimentale et artistique. Le phénomène des disproportions, entre son désir de satisfaire aux exigences convenues de la beauté et sa tendance instinctive de dépasser les limites du permis dans sa conception, le fera toujours grotesque aux yeux du peuple : les mains d'une extrême grandeur ou d'une extrême petitesse, ainsi que la raideur des membres là où l'on n'admet que les courbes et les plis, la remise au premier plan de fragments naturellement destinés à l'arrière, et, ce qui est attaché indissolublement à chaque œuvre d'Henri Rousseau, que l'objet n'est qu'un simulacre, l'idée de la chose qu'il se propose de représenter, que malgré la réalité de ses formes imagées, elle ne contiennent aucun élément de réalisme et vivent hors de l'atmosphère, ceci le fera toujours uniquement accessible à l'élite.

L'Histoire de l'Art devrait enregistrer l'avènement de cette nouvelle grandeur jusqu'à présent indéterminée. Au moment où l'Impressionnisme dota la jeune peinture d'un fâcheux relâchement Henri Rousseau ébranla les goûts, effara les esprits, fit virer l'époque du côté du vrai art, Il doit être considéré comme un des plus grands peintres français ayant droit à l'immortalité.

ROCH GREY





Bois de Vlaminck.

## Contes de Fées

---

### RIQUET A LA HOUPPE

*Une princesse, dit Perrault, devait donner à son mari  
De sa beauté et, lui, la payer en esprit.  
D'aucuns ne content pas ainsi.*

*Un grand roi, m'a-t-on dit, avait un fils difforme.  
Les courtisans saluaient ce fils très bas.*

*« On me salue, pensait l'enfant, c'est pour la forme.  
Car si je n'étais pas le fils de mon papa  
J'aurais même du mal à trouver un emploi.  
Dans une tour restant à lire il lut tant qu'à la fin,  
Il se fit lui-même écrivain.*

*Riquet avait beaucoup d'esprit pour l'opinion.  
Une princesse idiote mais fort belle  
Ayant ouï parlé dans sa ruelle  
Du prince très savant et de ses éditions*

*Fit venir à sa cour les livres et l'auteur,  
Espérant prendre au moins son cœur.  
Il fallait bien sortir le Riquet à la houe.  
En voyant le bossu et ses cheveux d'étoupe,  
— Femme bête et riche est souvent impertinente, —  
Elle a tant ri, tant ri, qu'elle s'en tenait la hanche.  
« Les livres du petit qu'on les rende au libraire,  
Et qu'on fasse atteler sa voiture sur l'aire ».  
Quand on n'a pas de grâce et qu'on est un nabot,  
Eût-on l'esprit cent fois plus beau,  
On n'est aux yeux des gens pourtant qu'un escarbot.*

### MADAME BARBE-BLEUE

*Madame Barbe-Bleue appelle un serrurier  
Rend les clefs bien en ordre et fait chercher ses frères.  
« Quand vous saurez ce qui m'arrive vous rirez.  
« Le juge par mes soins est instruit de l'affaire.  
« Mon mari, mes amis, est un grand assassin.  
« J'en ai trouvé la preuve en sortant ce matin.  
« Et comme il n'a pas de parent  
« Nous héritons de son argent ».  
Les femmes, on l'a dit sont des êtres sublimes.  
Folles jusqu'au génie et grandes jusqu'aux crimes,  
Ce qui augmente encore leurs charmes et leur prix  
C'est que dans les moments critiques  
Au milieu des sanglots, des larmes et des cris.  
Elles perdent les sens mais non le sens pratique.*

### PEAU D'ANE OU LA QUESTION FÉMINISTE

*Le conte de Peau d'Ane a de la renommée  
C'est le roman des diplômées !  
En ce temps là les rois épousaient des bergères  
Mais non encore des bachelières.  
La mode en vint.  
Un prince étant entre deux vins  
Chez un de ses vassaux fermier des plus gaillards*



Cliché Flechtheim

L'OCTROI

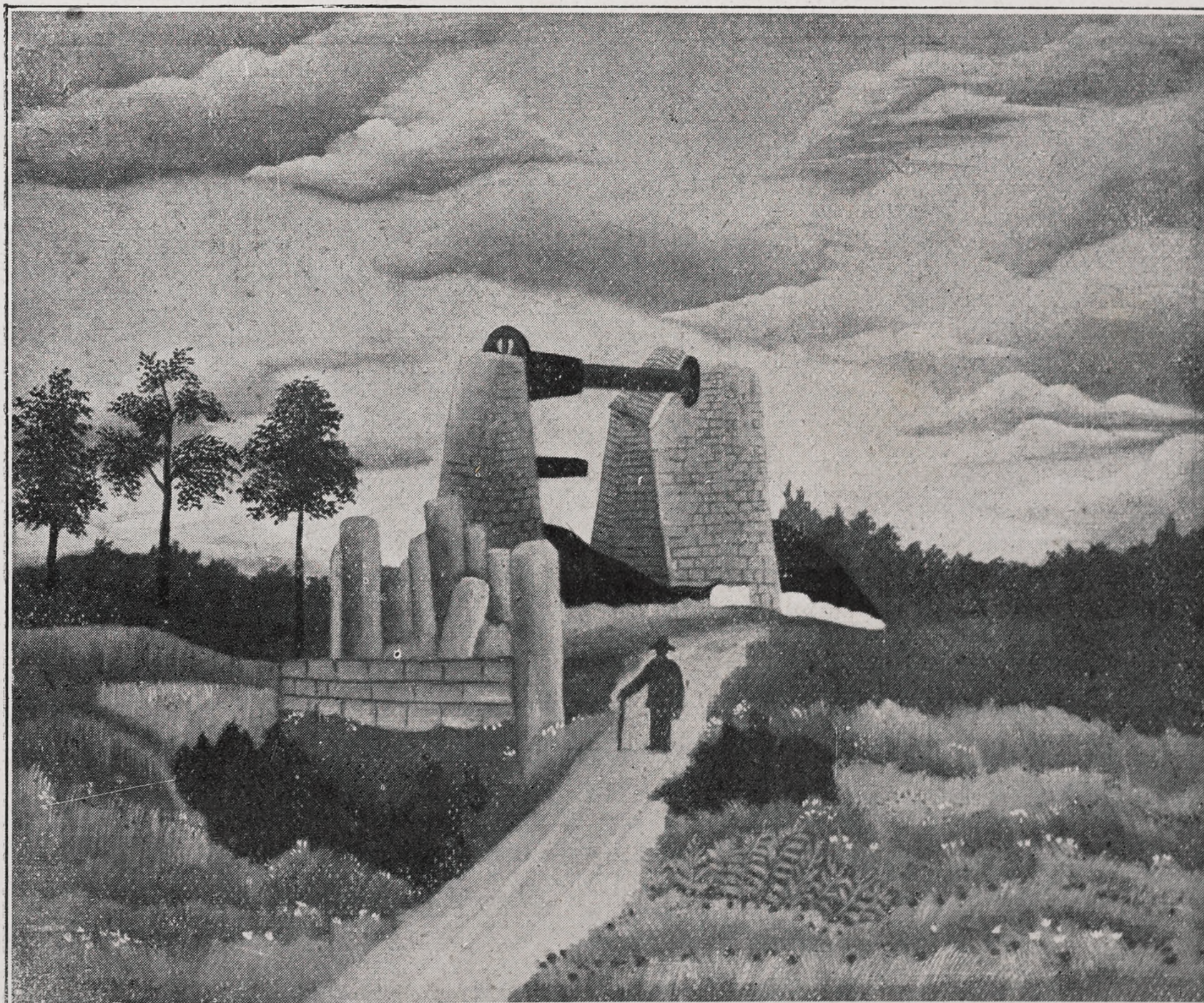


Photo Lepoutre

LA CARRIÈRE



LA RÉCOLTE DES BANANES

Cliché D. K. D.



PAYSAGE DE PRINTEMPS

Cliché D. K. D.





MRC

LA BERGE AUX FLAMANTS

Cliché D. K. D.

Buvait un jour et par hasard.  
Le prince était bon prince et même joyeux drille.  
Il prend en s'amusant la taille de la fille.  
— Holà ! dit le papa, en voilà des façons !  
Savez-vous que ma fille a de l'instruction ! »  
Il désigne au-dessus de la porte du home,  
Du baccalauréat le superbe diplôme !  
Le prince en eut une muselière.  
Son père le voulant obliger à l'hymen  
Du sexe lui montrait les plus beaux spécimens.  
— Non, disait-il au roi son père,  
Il me faut une bachelière !  
Ah, ce n'est pas dans votre palais de crépins  
Qu'on la dénichera ! Pas de perle dans le crottin ».  
On lui proposa bien quelques femmes d'esprit,  
Mais non garanti sur papier par écrit.  
Le prince avait le spleen  
On lui chercha Peau d'Ane.  
Allez, mesdames, allez dans nos Facultés,  
Développer vos facultés.

## NOCTURNE

Pygmalion danse la matichiche  
Tenant Phébé par la main.  
Puisque Jupiter s'en fiche  
Nous les marierons demain  
Voici la nuit qui s'avance,  
Neptune est sorti de l'eau  
Le menuet qui commence  
Se danse sur les tréteaux.  
A la lumière électrique  
Les dieux sont-ils des ours blancs ?  
La lune est bien trop étique,  
Bougeoirs sur les petits bancs.  
Qu'on cherche dans Montparnasse  
Des instruments musiciens  
Prenez une calébasse  
Et la corde d'un chat marin.

*Pour faire des castagnettes  
Ces dames auront nos cœurs.  
Et des grelots sur nos têtes,  
La folie, c'est le bonheur.*

### SIGNOR CALAMAR

*Il avait la voix brève et le pas saccadé  
Mais il était malin et savait en changer.  
Toujours vêtu de noir et de rouge mêlés  
Calamar s'entourait de moines et d'abbés.  
Et très souvent près d'eux il déplorait ses crimes :  
Comme son nez en scie, il a des mots en limes.  
Il ne parle jamais que la langue des camps  
Dit « le pied » du sergent, « juteux » de l'adjudant ;  
La cafetière pour lui est le « percolateur »,  
Le soldat de première classe est un « zonar ».  
Le chef des embusqués « caporal des flemmards »  
Et le sergent-major un « doublar ».  
Il menaçait sa femme de la lessiver.  
Tramontana sa femme était comme un agneau  
Mais elle avait des mœurs plus sales qu'un pourceau.  
Elle était couronnée de rose et d'églantine  
Mais elle avait du feu et du sang dans l'urine  
Leur fille Lassépia était une étourdie.  
Elle n'avait pas de père ; elle en avait trente-six.  
Signor Calamar était menteur et fou,  
Cupide tellement qu'il raclait les gros sous :  
Avec le vert de gris il faisait de la soupe,  
Qu'il faisait avaler aux soldats de ses troupes.  
« Vingt-cinq mille sesterces et autant de talents  
A qui m'inventera la soupe aux ortolans !.. »  
Dit-il en dévissant du salon la pendule,  
Car en horlogerie il était très habile.  
Les génois dans la gêne contractent un emprunt  
Il prépare sa part et ne partage rien.  
Il marie Lassépia avec un vieux sous-off,  
Bien que Tramontana soit une Romanoff.*

## MORALITÉ

*Calamar supprima les lois sur le divorce :  
Le malheur des parents est la leçon des gosses.  
Il enseignait le vice aux enfants des villages,  
Afin que la vertu semblât le prix de l'âge;  
Supprima la conversation et la lecture  
Pour que chaque apprit à voir à sa mesure ;  
Il enferma les vrais savants dans les prisons,  
Loin des sots visiteurs et des décorations.  
Les autres furent livrés à l'Inquisition ;  
Décréta que jamais plus rien ne serait beau ;  
Annula les ventes de tableaux vrais ou faux ;  
Permit qu'on se passât de toutes religions ;  
Les Dieux ont sur chacun d'occultes intentions,  
Jésus-Christ n'ayant pas écrit sur ses mystères.  
Ce serait le braver que de ne pas s'en taire.*

\* \* \*

Dans ce pays les fleurs sont de diamants, les fruits de saphirs,  
et l'on allègue à tort la présence des alligators.

Elle fabrique des aéroplanes qui ont plutôt l'air de moulins à vent. Elle les tourne, les retourne ces charmantes cocardes rapides, et finit par monter dans le plus petit cabriolet, laid qui s'envole, hélicoptère. C'est un insecte.

Superbe tricorne de polytechnicien avec plumes, canne de maître de cérémonies, beau jeune homme rose. Le wagram est la troisième pierre du pectoral des prêtres bibliques. On en décore l'enfant de chœur ou de cœur. Ceci se passe dans l'école communale qui est peut-être une sacristie. Gants clairs.

## LE DÉMON

L'océan sombre et soulevé par le vent ! figure de ta face énorme et laide ô démon ! Parfois mon lit a la figure du démon, les plis de ses draps font sa face : alors moi je suis la pudique femme nue, horrifiée par une présence ! une présence.

## CAREME 1921

C'est un paysage d'Alsace, me dit-on. Beaucoup de voyageurs dans le Touring Mail. Que la nature est triste là ! des touffes de bois sur des collines ! les arbres sont couverts de fleurs couleurs d'automne. Apparences ! Apparences ! ces arbres sont secs, les fleurs sont mortes. L'hôtellerie a bel aspect : genre wagon restaurant à l'intérieur. Hélas ! il n'y a rien à manger. Ainsi est mon âme et celle des dévots. Beaucoup de pratiques, de dévotion et l'aspect de la vertu ; mais point de ferveur, et plus d'habitude que de foi. Que la nature est triste ! les fleurs sont mortes, les arbres secs et il n'y a point à manger à l'hôtellerie.

MAX JACOB.

## DÉVOUEMENT

*Ce fut cette nuit  
Au falbala électrique  
D'une gare  
Qu'un rapide dérailla.*

*J'eus pitié de la locomotive jusqu'à ce que  
Charbon en terre, son sang épuisé  
Elle s'endormit lourdement.*

*Je dis le Dies Irae sur cette héroïque machinerie  
et m'emballai de complexion avec la science.*

*Mais tout l'autre criait*

*Point du tout choraux ; ces appels en fer blanc étamés par la charcuterie  
et le sommeil, m'empêchaient de chanter.*

*Ne pouvant dans ce fracas lancer ma ballade à l'aube en baptême ; je  
résolus d'en sauver quelques-uns par geste et esthétiquement ; car seul  
le Däimon Erotique des W. C. sait combien je retirerai de plasma d'origine ;  
Mes amis.*

*Les fleurs du mal à la boutonnière  
J'arrachai au cercueil*

« Fumeur »

*2<sup>me</sup> et 3<sup>me</sup> classe*

*Au Dining Room*

*Et surtout au sleeping-car, car j'aime les amants*

Deux ou trois douzaines d'imbéciles  
Qui exultaient cinq minutes avant l'arrêt : «  
La Vie, Monsieur ?  
ça ne vaut pas la peine

Allez ! »

Mais je m'aperçus, blessé au visage.

Et le lendemain

j'étais bandé devant de très hygiéniques carreaux d'hôpital.  
Le Cantonal bréviaire annonça : « Qu'un jeune-poète-de-Paris-avait  
sauvé quinze personnes un-livre-à-la-main ».

Puis

De solennels œufs-sur-le-plat, à la voix de bure me greffèrent  
la Légion d'honneur.

« Moi ? Monsieur ?

Moi et un marchand de beurre

un épicier ?

un financier ?

Que non ! Monsieur !

Pouvez-vous mettre dans mes poches une demi-livre de soleil ?

J'ai sauvé esthétiquement et par geste

parce qu'ils criaient trop fort

Et brouillaient ma cantate à l'aube en baptême »

Combien d'amis là.

« Seuls

les W. C. du dining room vous diront mon sacrifice »

Le lendemain :

Le cantonal bréviaire annonça que j'étais un pâle voyou

et que peut-être c'était

Moi

qui avait aveuglé la locomotive

« Les fleurs du mal à la boutonnière ».

R. EDME.

## PLUMES

### I

*O jeunes filles sans pareilles  
Pour qui j'ai fait tant de chansons !  
Tirez les cheveux de Samson  
Qui, dans vos bras, rêve et sommeille.*

*Vénus que j'ai trop attendue,  
Ne peut donner que ce qu'elle a.  
Cheveux coupés par Dalila...  
Eurydice cent fois perdue...*

*Tout au fond des jardins du Tendre  
Nous nous en irons, si tu veux...  
Une mèche de tes cheveux  
Sera la corde pour me pendre.*

### II

*Puisque Vénus notre marâtre  
De ses doigts divins n'a mouché  
Que la chandelle de Psyché  
Ou le faux nez de Cléopâtre,  
Allons cueillir la mandragore  
Au jardin des fruits défendus,  
Beaux corps sans âme, enfants perdus,  
Tendres colombes de Gomorrhe :*

*Voici mon péché solitaire...  
Petits amours, dansez en rond...  
Que de paradis s'ouvriront  
Dans le ciel rose de Cythère.*

### III

*Tombé du ciel dans la mansarde,  
Au chevet de mon lit étroit,  
Le nez rouge et tremblant de froid,  
La nuit, un ange me regarde,*

*Et dans l'ombre où mon cœur se musse,  
Assis mélancoliquement,  
J'aime à chercher mes sentiments  
Comme un singe cherche ses puces.*

*Un cœur du passé se délivre,  
Du présent ou de l'avenir,  
Et ne veut plus se souvenir.  
Que d'avoir oublié de vivre.*

### MASQUE

*L'éventail, le bouquet, le masque  
Cachent les beaux yeux de la dame,  
Mais l'ennui chante dans son âme,  
Comme un jet d'eau dans une vasque.*

*Qu'entre mes doigts son cœur se brise !  
Que sa ceinture se dénoue,  
Tandis que la musique joue  
L'air du Carnaval de Venise.*

*Au fond d'un cœur plein de fumée  
S'élève une voix suppliante,  
Le jour se lève... Adieu passante  
Toi que je n'eusse pas aimée !*

### UN SOIR D'ENNUI

*Ce soir, j'ai vu sourire un visage moqueur,  
Dans l'ombre, tout au fond du miroir solitaire,  
Mais les petites mains qui font tourner la terre  
N'ont pas beaucoup changé la forme de mon cœur.*

*Je sais que le plaisir embellit ton visage,  
Ombre que j'ai tenue, un soir entre mes bras...  
Reviens un autre hiver et tu t'endormiras,  
Les yeux levés, colombe au ciel de mon lit-cage.*

*Entre dans tous les paradis qui s'ouvriront,  
Cher ange et que demain, frissonnante et pâmée,  
Dans des bras inconnus tombe la bien-aimée !  
Il fait froid dans ma chambre, amours, dansez en rond !*



*Feuille morte, où le vent m'emportera demain ?  
Les voyages du cœur ont formé ma jeunesse ;  
J'aurai toujours connu leur charmante tristesse,  
Sans qu'Elle soit passée, un jour sur mon chemin.*

GEORGES GABORY.

### CHANSON DE LA LANTERNE

*Petits tramways aux ailes d'or  
Vous en allez ! Vous en allez !  
Tous les quarts d'heure avec des femmes en tussor  
Et des messieurs entulipés.*

*Nous restons seuls ! Nous restons seuls !  
Quai noctambule  
Bar fraternel  
A fiches rouges qui s'en fichent.  
Si seuls ! Si seuls !*

*Combien de bateaux s'en vont à Saint-Cloud  
Hirondelles qui meurent  
Et tant de tangos non dansés !*

*Lanterne pâlement malade  
Mon Cœur : qu'attends-tu donc au coin du monde ?*

### JOAILLERIE

*Les bijoutiers n'ouvrent que le soir  
Collier de lampes à arc au cou de l'Opéra  
Monsieur Saturne descend de son auto bleue pâle  
Une Vénus de — Cent mille francs  
Est née dans sa cravate de satin  
Vierge sans nom de famille et sans carte de pain  
Ballérine de gala pendant les feux d'artifice  
Qui donc a acheté le film du zodiaque ?  
J'ai jeté dans la Balance mon cœur de rubis.*

IVAN GOLL.

## LE PÉLERIN REVIENT

*Voilà le pauvre Thom, gris de froid sur le grand chemin !  
Eh ! Les amis ! Voilà Thom de retour de la Terre Sainte.  
Qui lui racontera la nouvelle ? Tirons au sort !  
La femme de Thom, elle aussi, est en pèlerinage  
— en compagnie d'un troubadour.  
Femme et menestrel vont mieux ensemble que femme et pèlerin.  
Thom, mon vieux, retourne à Jérusalem !*

## UN BATEAU PÊCHEUR COULE A MIDI

*O Pêcheur ! tu n'oublies pas ton goût pour le poisson : les dieux n'oublient  
pas leur goût pour toi.  
Tu tords les doigts dans les entrailles, et les orbites ne connaissent  
plus les yeux.  
Tout ça pour ton dîner !  
De même, pour leur genre de goûter, les dieux éventrent ton corps plein  
de vie, et quand ils ont envie de se régaler, ils te boivent.  
Qu'es-tu de plus que le poisson, toi ?  
Mais comme tu t'indignes de l'induction.*

## LA PESTE

*Ni l'amour, ni la luxure ne peuvent étouffer la puanteur du cadavre  
verdâtre, encore sur la poussière adoratrice.  
Donne, ô homme, à la poussière ce qui est à elle, et rends grâce aux dieux  
d'avoir laissé dans leurs combinaisons au pays des vivants d'autres  
femmes.*

## UN OIGNON SUR UNE ECHARPE ROUGE

*O trésor brun ! O Perle ! O Oignon !  
qui t'a mis là sur son écharpe de dimanche, en t'appelant  
« La zolie sose ! »  
Qui — sinon le petit chérubin ?  
Mais voilà, la fille, l'oreille toute rose du torchon vengeur de la cuisinière.  
O \_trésor brun doré ! O Perle — pour le pot !*

BÉATRICE HASTINGS.

## AUTOMNE RÉGULIER

*La lune tourne en vain*

*Dans ma main*

*La nuit et le jour*

*Se sont rencontrés*

*Et l'angle ouvert mieux qu'une bouche*

*Avale mes pensées*

*La lune moulin à vent*

*Tourne tourne tourne en vain*

*Le paysage au fond des âges*

*Et l'étang dans sa cage*

*En vain tu cherches*

*Arbre d'automne*

*Il n'y a plus d'oiseaux*

*Il n'y a plus d'oiseaux*

*En regardant sur les vallées*

*On voit partout des sons de cloches fanés*

*Le jour est plein mes mains aussi*

*A l'autre bout s'en sont allés*

*Les pas sans bruit.*

### C'EST L'AUTOMNE DES CLOCHERS

*Je ne sais plus de blonde ou brune*

*Laissons la place aux matelots*

*Viens regarder dans mes ilots*

*La nature morte du clair de lune*

*Avec l'assiette au bord de l'eau*

*Et la rose s'effeuillant sur l'oiseau qui chante*

*A minuit quarante.*

*Oublie-moi*

*Petit astre caché*

*C'est l'heure où j'embaume ma forêt*

*Oublie-moi*

*Pilote sans navire et sans loi  
Au fond de mes yeux  
Chantera toujours le poète noyé.*

VINCENT HUIDOBRO.

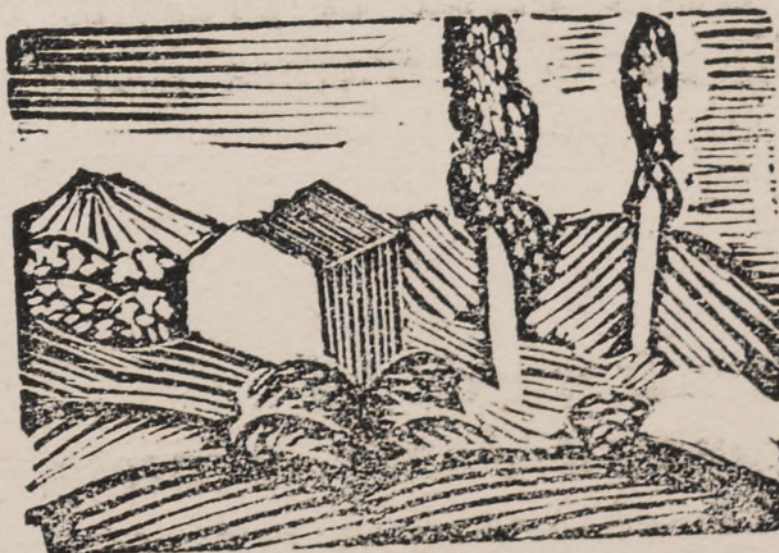
---

LE MOT DE LA SOIF

*Nos routes sont infinies, mes frères,  
On a déjà chargé le chariot paysan.  
Le chariot de Vélès ploie sous le fardeau,  
Le grincement prolongé de ses roues s'étend dans la forêt.  
Le voici ! Comme on la pose sur des seins adorés,  
Je poserais ma tête sur la lourde roue,  
Sur la roue. Que la roue m'écrase dans sa marche pesante ;  
Par son grand amour pour les voyages : qu'elle m'écrase.  
Nos routes sont sans limites.  
Les montagnes sont si calmes, les pâturages si étendus.  
Et je donne à toutes les routes mon amour insondable,  
Et toutes les routes me désirent et m'appellent :  
— Viens, viens, toi, amant si patient,  
Le lourd chariot paysan grince de grand matin !*

*Lorsque la locomotive s'éloigne mon cœur se serre,  
Les raies s'embrassent derrière elle et disparaissent.  
Mon cœur se ploie. La solitude du pont est lugubre.  
La locomotive s'est enfuie dans le grincement du chariot paysan.*

RASTES PETROVITCH.



## LETTRES DU DÉSERT

### I

*Respectueuse devant le destin aveugle  
Garder cet oiseau empaillé savamment  
Et sans rire ! plus rapide qu'un aigle, plus violent  
Le sable furieux viendra vous punir*

*Il est arrivé chez moi par le Désert à pied  
Seul, oublié de sa tribu volante  
Son bec rouge de soif son cerveau troublé  
Traînant ses ailes brisées sur la plaine ardente*

*Je l'ai recueilli précieux souvenir de sa joie  
Etre déchu, fini sans illusion ni but  
Fixant le beau soleil d'un regard jaloux  
Et les nuages qui volaient au-dessus de nous*

*Serviable je lui construis un aéroplane  
L'ajustant bien à sa couleur à sa taille  
J'attachais ce pilote léger comme une paille  
Evitant ses yeux ronds suppliants et doux*

*Je lançai l'appareil déroulant la ficelle,  
Heureux peut-être inquiet de cette maigre gâté  
Retenant mon haleine pour mieux le voir  
L'appareil-oiseau dans sa félicité*

*Il revint vers la terre en tombant à mes pieds  
Détaché de son siège par un effort suprême  
Sans pattes sans ailes affreux mutilé  
Préférant la mort à ce bonheur extrême*

*C'est un fakir savant qui le remplit d'herbages  
Me parlant d'une voix dure au sujet de la mort  
Et le joaillier du Caire vieux et presque aveugle  
Sculpta sa merveilleuse sa dernière demeure.*

### II

*Le portrait qu'on me traça de toi  
Aveugle incident coupant l'aube mauresque  
Quelqu'un presque semblant une caricature*

à F.

*Trouvée dans un album dédié aux grotesques  
Seule la côtelette se hisse triomphale l'os en l'air  
Point d'interrogation tombé à l'envers  
Souvenir des festins bibliques où des moutons entiers  
Hécatombes toutes prêtes pour être dévorées  
Vins limpide vertige renfermé dans des cruches  
Fruits galettes palpitant sous la cendre  
Et vous femmes aux têtes plus vides que celles d'autruches  
Ardeur des nuits lèvres prises étreintes taciturnes*

*Cette digression c'est l'hommage à ton génie culinaire  
Participation d'un convive à jamais absent  
Qui hissé sur son cheval arabe trop ardent  
Longe les mers escalade les rochers  
Fait sentinelle attentive aux assauts des aigles  
Et rêve. ..*

*L'Europe est une écharpe bleue glissant sur les flots  
Rumeur ininterrompue qui couvre le bruit de la mer  
Soupirs vêtus d'éclairs.  
Des constellations géantes éclatent à l'horison  
Ce sont des quais des docks ou peut être seulement Paris  
Mirage qui vient me rejoindre ici  
Vision effrayant l'arabe  
Présage d'une mort jamais désirée*

*Je veux venir assister au plus vite à la candeur de vos joies familiales  
Oasis niché à l'ombre d'une vie prise d'assaut  
Rempart d'une aube à l'autre secoué par les feux.  
Personne ne sait plus de quel côté doit venir le coup de grâce  
Et l'on boit du vin et l'on rit  
Tu t'élances l'occiput à plat  
La protubérance de ton crâne te suit présomptueuse en boule en œuf  
S'harmonise à merveille avec ton grand nez  
Je sais que l'or de tes lunettes fait penser à un singe aveugle  
La grâce n'est pas dans l'harmonie classique tu le sais*

*J'entends bruire les casseroles  
Gicler l'huile vider les callebasses  
Grésiller les tomates qui ornent avec succès  
Tout plat du Midi, d'Orient, de toutes cuisines  
Qui conduites d'une main diligente  
Elève l'âme voisine du Paradis.*

*Solide sur les jambes tu crées de l'inédit  
Des combinaisons de homards nageant dans la béatitude  
D'une sauce qui défie l'assaisonnement vulgaire des gens du métier  
L'inspiration conduit ton œil vigilant là où le garde-manger  
Abrite les restes tristement affaissés.*

*C'est alors que pris dans la même transe que Dieu au moment de la création  
Tu inventes pour le bonheur de tes amis les hommes  
Mais silence !*

*Une trombe de sable marche à ma rencontre  
Pins parasols balayant le ciel de leurs têtes démesurées  
Inconcevable composition de branches tournées dans du sable.  
Trouverais-je un abri  
Passera-t-elle sans briser sur moi ses illusions-rameaux.*

*Adieu !*

LÉONARD PIEUX.



# L'Age de l'Humanité

*Fragments*

---

## THEME VULGAIRE

*Le jour qu'il s'est foutu une balle dans la peau  
On venait lui livrer des gants et un chapeau.  
L'enfant qui portait le chapeau dans une caisse de carton jaune et bleue  
sur les bords à l'imitation d'un tambour,  
Et les gants dans une pochette  
Entendit du troisième partir le coup et s'affala sur la carpette  
Et se releva pour fuir, il eut voulu courir toujours.  
C'est un flic moustachu qui l'empoigna par un des trente-six boutons  
De son gilet de groom.  
Un sale gosse qui volait son patron,  
Son compte est bon,  
Qu'est-ce qu'il va prendre pour son rhume !  
Le mort mal mort vint témoigner chez le commissaire.*

*Vous ne connaissez pas un mot de l'affaire  
Cet enfant m'appartient  
Et ce chapeau aussi m'appartient  
Et ces gants et tout est payé  
Vous ne pouvez pas le condamner puisque tout est acquitté !..*

*Il est bon ! il est bon ! rigolèrent les sergots.*

*J'emmène le gosse, je le réclame  
Au nom de nos malheurs égaux,  
Je le nomme Théodore  
Ou Isidore  
Au choix de sa petite âme,  
Je l'aime pour la peur qu'il eut de ma mauvaise mort,  
Viens essuyer le sang et manger mes gâteaux !  
Je l'apprendrai à tirer au pistolet  
Entre le blanc sec du plastron et l'ombre moïte de la peau,  
Tu seras mon page et mon prestolet,  
Mon fils de prédilection,*



*Mon ange gardien et mon élève en sensations  
Et quand tu seras grand c'est toi qui le porteras, ce chapeau !*

*Alors l'enfant espiègle ouvrit la poche aux gants,  
Des gants blancs brodés de gris  
Qui s'envolèrent par le judas avec des battements d'ailes extravagants  
Et le maître dit : Il m'a déjà compris !*

*\* \* \**

*Voici la Peste enfin  
Avec le froid, avec la faim  
Voici la Peste enfin  
La première des Terreurs revenues de l'An Mil.*

*Un étroit vol glacé qui fait battre les cils.*

*Tôt ou tard, fille folle  
Il fallait te soumettre et te rendre à l'Eglise,  
Il a passé le mer ton bel Américain.  
La voici au chœur de l'Eglise  
Toute blanche en sa blanche chemise,  
Des plumes noires au baldaquin,  
Peste ! comme la voilà mise !  
Peste !  
Grippe espagnole  
Dit le toubib en son argot d'école  
Feria de la Malaria  
La mort gitane en bolero  
T'aurait repris la couronne  
Pâle mort des héros ?*

*C'est la Grippe  
C'est la Peste  
Dans les nippes  
Sous la veste  
Dans les plis de la nappe  
Sous les jupons de la bonne  
On l'attrappe  
On la donne  
C'est le jeu de la saison  
La Peste est dans la maison.*



Cliché D. K. D.

ÈVE



FORÊT VIERGE

Henri Rousseau  
Cliche D.K.D.



Cliché K.

LA FAMILLE



LA TOUR EIFFEL

Cliché Kunstblatt

Dix-huit-cent-trente, havre  
Ouvvert aux vaisseaux d'une Mort d'Opéra  
Age des cheveux longs et de la mort-aux-rats  
Des vapeurs et du Choléra.  
Le choléra des hugolâtres ?  
Fi donc ! Faux art !  
Mauvais théâtre !  
Charnier de Cannes ! de Palestine !  
Charniers troyens ! Charniers de Lombardie !  
Charniers puniques !  
Charniers des Champs catalauniques !  
De Saint-Gond ! D'Ypres ! Du Vardar !  
O très classique puanteur  
Miracle ordonné d'infâmie  
La Peste est digne des vainqueurs !

La première Terreur revenue de l'An Mil,  
La première, vous dis-je !  
Tu peux ne pas prier, l'Ange s'en rit  
L'attente est religieuse  
Et tous nous attendons sur nos grabats pourris  
Mieux soumis si la révolte est plus orgueilleuse  
La prochaine Terreur et le nouveau Prodige !

## THEME FARCE

Polonais, cela va sans dire  
Appartement historique quai Voltaire  
Escalier superbe au fond d'une cour sordide,  
C'est par son art qu'au monde fut épargné le ridicule de voir loucher un  
                        roi d'Angleterre  
Quel homme ! Quel oculiste !  
Et sur les vingt-quatre murs son incomparable collection de toiles  
                        cubistes.  
Il joue avec les yeux comme avec des lotos,  
Comme avec des numéros de loterie,  
Le bleu ! Le bleu, mamour !  
A vous le bleu d'azur !  
Quelle triperie !  
Tous ces yeux vivants dans des saladiers.

*A toi le vert, Toto !  
On peut choisir ! On peut dédier !  
Oh ! cet œil noir, cet œil espagnol ou je pleure !  
Ciel ! l'œil de mon mari !  
Les moins chers sont les gris.  
Je suis riche, très riche, je veux des yeux de pauvre !  
Je veux pour moi des yeux hagards !  
Tous les mêmes confondant les yeux avec les regards !  
Mais la Science permet tout  
J'ai dans mon jeu plus d'un atout  
Et ma publicité  
Fait vivre dix journaux dont cinq soutiens de l'Ordre  
Et cinq dont meurt la Société.*

ANDRE SALMON.

## NOTES SUR LA LUNE

### I

*Les cathédrales  
bercent la peine des hommes  
Les étoiles décrochées  
indiquent les carrefours du monde  
et la vague repasse à l'autre vague  
un fil de lune  
Elle  
placide à l'état du ciel.*

### II

*Les heures  
aux 7 écharpes de couleur  
sont mortes au son des tambourins.  
Le ciel rêveur s'accoude aux quenouillées du soir,  
l'orage immobile pèse aux cimes des pins.  
On attend :  
c'est la pleine lune qui monte  
maquillée  
— lente  
comme un ballon d'enfant.*

### III

*Un chat sur un toit s'endort  
parmi les champs en châles d'or.*

.....  
*Des spectres pâtaient sur la mer  
cueillant des poignards d'argent  
.... et le monde ressuscite*

.....  
*La lune (dernier quartier)  
sur un cyprès noir  
au vent — dans le soir  
flamme de cierge*

*Vois  
Si nous montions sur les collines  
nous pourrions nous coucher  
dans les draps bleus du ciel.*

MARCEL SAUVAGE.

### RÉCONCILIATION

*Il tombera une grande étoile dans mon sein...  
Nous voulons veiller la nuit*

*Prier dans des langues,  
Qui sont profondes comme des harpes.*

*Nous voulons nous réconcilier la nuit,  
Tellement Dieu nous inonde.*

*Nos cœurs sont des petits enfants :  
Ils voudraient se reposer doucement.*

*Nos lèvres aimeraient se rencontrer.  
Qu'attends-tu ?*

*Mon cœur ne voisine-t-il auprès du tien —  
Et c'est ton sang qui colore mes tempes*

*Si nous nous embrassons, nous ne mourrons point.  
Une grande étoile tombera dans mon sein.*



## CHANT D'AMOUR

*Sur les tempes  
Il y a des pigeons d'or.*

*Ton cœur est un tourbillon.  
Ton sang frappe comme le mien*

*Doux  
Le long des framboisiers*

*O ce que je pense à toi...  
Demande à la nuit !*

*Personne ne joue aussi bien  
Avec tes mains,*

*Personne ne bâtit des châteaux  
Comme moi, de tes doigts d'or*

*Et des forteresses avec des tours !  
Et puis nous serons des flibustiers !*

*Quand tu es là,  
Je suis riche.*

*Tu me prends vers toi :  
Je vois ton cœur s'étoiler.*

*Des lézards phosphorescents  
Parcourent ton ventre.*

*Tu es tout en or :  
Toutes les lèvres retiennent leur haleine.*

ELSE LASKER SCHULER.

---



Bois de Vlamincq,

## VILLÉGIATURE

*Dans la campagne  
Des petites maisons de paysans  
Où dorment la femme et les enfants  
Et aussi des villas prétentieuses et meublées  
Inhabitées  
Où les riches ne viennent que l'été  
On a cambriolé  
La maison d'à côté  
J'ai scandalisé le gendarme  
Qui faisait les constatations  
En disant tout simplement  
Le colimaçon n'a qu'une maison.*

## HÉSITATION

*On vient au monde  
Sans le savoir  
Ça l'air de rien  
De rester en vie  
Méfie-toi  
On meurt souvent  
Sans savoir pourquoi  
Il y a la maladie  
Et le service obligatoire  
Les assassins  
Et la faim  
Et l'amour parfois  
Mais réfléchis bien  
Il vaut mieux être  
Bien vivant  
Que d'être le Poilu Inconnu  
Ou même Napoléon  
Mort depuis longtemps.*

VLAMINCK.



## Bébuquin \*

---

### L'HISTOIRE DES RIDEAUX

Je me trouvais devant une grande tenture en toile à sacs et criais : « Vous êtes des fripouilles ».

« Aurez-vous donc toujours à dire quelque chose ? ».

« Ne m'interrompez pas ! J'éprouve le besoin, de me documenter. Bientôt je remarquai que je représentais moi-même cette tenture. Ce fut la première connaissance de mon Moi. Puis je poussai plus loin. Ce fut d'abord un grand fracas. Une tempête me déchira. La douleur me fit crier. Je compris, que la plus grande partie de la toile s'en allait au diable. Puis je fus complètement aveuglé par moi-même. J'étais (le croirez-vous) une montagne d'acier sise sur son sommet. De tendres fleurs d'âme cachaient les abîmes, que n'auraient pu combler des quantités de coussins. Alors je compris toute l'absurdité de vivre, et qu'un grain de sable valait beaucoup plus qu'un monde innombrable. Je compris aussi le miracle de la qualité, qui n'est explicable par aucun cours d'histoire et ne sera jamais défini. Cependant je conçus qu'il ne s'agissait en tout et partout que du mouvement le moins encombré. J'avoue qu'en ce point la logique ne suffit plus, car un axiome contredit l'autre. Pensez donc, que le principe de la causalité mène toujours à l'acausalité.

Je me suis dit : Boehm, viens hors de toi. L'individuel n'est pas productif. Sois tenture et déchire-toi ! Engueule-toi toi-même, jusqu'à ce que tu sois devenu autre chose. Sois rideau et drame en même temps. Si tu as une nostalgie, agis toujours à l'encontre d'elle, car sans cela tu seras bientôt fini. Je l'ai toujours : le contraire est tout aussi juste. Mais ne marchez plus sur deux jambes. Pourquoi n'en amputez-vous pas une sous le drap de lit ?

La jouissance exige la maîtrise de soi-même et du mal. La maxime c'est : évitez tout équilibre !

Vous voyez, mon crâne argenté n'est pas symétrique. C'est là la cause de ma productivité. Les combinaisons qui changent à tout

---

\* Voir les chapitres 1 et 2, ACTION numéro 5.

instant vous font perdre la triste mémoire des choses et l'attachement douloureux ou définitif. C'est ce que, jusqu'à présent, vous n'osiez découvrir. Le monde est le moyen de susciter la pensée. Il ne s'agit pas de la connaissance, car ce n'est qu'une tautologie fantastique. Ici il s'agit de penser, de penser ! Ce qui change toute l'affaire, Monsieur, les génies n'agissent jamais, ou ne le font que par apparence. Leur but, c'est une pensée, une nouvelle, la plus nouvelle pensée.

Comprenez-vous maintenant, Monsieur, le grand Napoléon ? Cet homme n'était pas ambitieux. Cette affirmation n'est qu'intrigue d'université et de dilettantes. Cet homme cherchait toujours de nouveaux moyens de penser : seulement il fut un peu idéologue. Je vous prie : ne me confondez pas avec la sentimentalité sans fond d'un panthéiste. Ces gens-là n'ont jamais compris un bon tableau : voilà leur défaut. Ils sont des écoliers qui ne peuvent se concentrer et qui pour cela ne se détachent pas d'une idée : or, c'est celle-là même que je nie. L'idée est un non-sens comme la chose même. On ne se départit jamais de la combine. L'idée veut aller vers les choses : moi je veux le contraire. Toute mon attention s'attache à la jouissance. Aussi vous savez, que ma fin va être pour ainsi dire tragique. Habillez-vous. Nous allons assister à une action hypothétique : à la messe de mon âme ».

CARL EINSTEIN.

(A suivre)

(Trad. Ivan Goll).

OSSIP ZADKINE.

Entre les sculpteurs issus de Rodin, encore que répudiant l'héritage du maître et cette jeune phalange de statuaires qui créent une architecture formelle, pleinement assujettie à la lumière considérée comme élément de construction, Ossip Zadkine poursuit la solution d'un problème réputé insoluble depuis qu'à la suite de Buonarrotti les artistes occidentaux, indifférents aux lois de la matière, brisent les blocs de granit ou de marbre et fragmentent l'ossature naturelle de poutres de bois. Le divorce entre l'architecture et la sculpture étant un fait accompli au 16<sup>e</sup> siècle, il ne restait plus aux tailleurs de pierre qu'à intensifier dans le sens dramatique les vertus expressives de leurs œuvres vouées à une cruelle solitude. Et tandis qu'à la faveur de la grande Renaissance la peinture prend vie, s'anime, se libère de sa mission décora-

tive pour conquérir un nouveau champ d'action, la statuaire fléchit et dégénère, nonobstant l'apport des hommes de génie qui consacrent par d'immortels chefs d'œuvre des formules esthétiques erronées. En Italie, Michel Ange puis Pierre de Cortone et le Bernin créent un canon splendide mais déjà arabesque. En France, Puget tord à la manière des maîtres italiens les corps herculéens de ses personnages, Jean Goujon stylise ses déesses aux membres harmonieusement allongés, Coysevox étire avec un souci évident de composition décorative ses femmes nues aux augustes attitudes et tels des peintres, Bouchardon et Girardon conçoivent leurs eurythmies ornementales. Les Dianes graciles et les portraits aigus de Houdon, les purs reliefs de David d'Angers, les monuments robustes et puissamment modelés de Rude, les fauves romains de Barye, voici la lignée d'œuvres incomparables dues au génie statuaire de cette France qui aujourd'hui encore est le berceau d'un mouvement artistique dont elle sous estime la valeur. La France, patrie de Rodin, de Bourdelle et d'Aristide Maillol, méconnaît plus qu'aucun autre pays, le rôle de la sculpture moderne et atteste un mépris désormais proverbial à l'endroit de ceux dont les œuvres l'honorent et contribuent à son renom. Mais la France a subi tout comme les autres contrées l'implacable loi de la décadence qui n'a épargné ni l'Italie, ni l'Allemagne. Et tandis que l'effort de redressement entrepris par Rude et par Barye se montrait sans lendemain, le naturalisme triomphait bientôt de l'art romantique de Maindron. Rodin, tributaire de la Grèce, parvenait cependant à une science de la forme dont son Balzac demeure le plus beau témoignage. Il semble que le vieillard ait senti dans cette œuvre l'orientation prochaine de la sculpture. Maillol serre la forme et la réduit à l'état d'élément architectonique, Constantin Brankusi la simplifie, la dépouille et l'épure au point d'en bannir tous les accessoires, sans rompre toutefois sa structure naturelle. Ossip Zadkine travaille dans les limites étroites que lui assigne sa matière. Je voudrais que prit fin une fois pour toutes la légende de l'ascendance africaine de cet émouvant artiste. Je ne sais pas, je ne veux pas savoir ce que sont les prétendues déformations de Zadkine. Pour avoir voulu restituer au métier de sculpteur le sens de la dignité professionnelle, pour avoir respecté jusqu'à la superstition les propriétés et les ressources de sa matière première, il passe aux yeux du public, plus sensible aux jongleries des virtuoses qu'aux essais des plus austères artisans, pour un descendant direct de ces Nègres d'Afrique, dont l'art a exercé une si forte emprise sur l'en-

semble de la production contemporaine. Or Zadkine n'est pas plus redevable de son style aux Nègres que ne le sont certains peintres cubistes. Si seulement l'on veut consentir à faire abstraction du visage, voire de l'aspect extérieur de ses figures, l'on ne tardera pas à s'apercevoir, que seul son mode de travail, et non pas une esthétique préétablie, détermine le style de ses œuvres. C'est ainsi que Zadkine est tout l'opposé d'un décorateur ...

Il est peut-être nécessaire de faire ressortir la grandeur de sacrifice consenti par un artiste qui sciemment se plie à une discipline de fer et s'impose l'humble et immense labeur de révision des valeurs plastiques. Rebelle à toutes les tentatives de corruption, Zadkine bâtit avec l'admirable probité des premiers maîtres d'œuvres. Il est aux antipodes du réalisme. Les corps denses et massifs de ses mythiques maternités ressemblent à des fûts de colonnes, dont les chapiteaux seraient des têtes minuscules. Epurée de la sorte une œuvre d'art ne saurait courir le risque de passer pour archaïque ou pour néo-primitive. Elle constitue l'affirmation d'une forte personnalité et peut être aussi un enseignement dont tireraient profit ceux qui au labeur modeste mais bien exécuté de l'ouvrier ardent à la tâche, préfèrent le travail hâtif de l'amateur impressionniste qui pratique la transposition, confond les genres et se contente de moduler les surfaces. Les sculptures de Zadkine sont des organismes homogènes que n'altère pas le temps, qui peuvent se ternir ou même s'émietter, mais qui restent à l'abri des mutilations, parce que le « beau morceau » n'en est pas la base essentielle et parce qu'elles forment d'idéales, d'indestructibles synthèses.

WALDEMAR GEORGE

## RACCOURCIS

### I

LA SIMPLE PAROLE. — Toute fraîche, un peu dégrafée, comme une fille au jardin. Elle vibre si bien, à cause du sang profond. Si elle résonnait dans la terre, en y appliquant l'oreille, on l'entendrait battre comme un cœur ; si elle éclatait au ciel, on la prendrait pour une comète. Mais elle a jailli du matin, sans but, et personne ne l'écoute. Lorsque les lampes seront allumées, on lira dans les livres des phrases qui parlent de Rome, du Kremlin, des cataractes lointaines et des

fleuves du Japon. Car aujourd'hui, chacun doit avoir fait son tour du monde. On y va comme on peut. Mais la simple parole perdue dans l'air, si quelqu'un l'avait écoutée, elle l'aurait conduit tout droit à tout.

## II

L'HIVER SAISON DE STYLE ET DE MÉDITATION. — Les dernières gouttes de la journée d'hiver, où l'on s'abreuvait comme le chevreuil à l'étang, tiennent maintenant dans l'étroite coupe de cette chambre dont la fenêtre s'élève au niveau du jardin. A travers cette eau précieuse, on voit la terre avec ses arbres, ses bosquets, et ses dessins tracés en arabesques à la surface ; une gloriette en lattis, l'ovale d'un parterre retourné, une Diane peinte en rouge, un banc voûté, et, dominant tout cela, le berceau dépouillé d'une vigne. Chaque chose est à sa place et dans sa nudité d'un contour si précis. Chaque chose a son visage et sa part d'accompli. L'hiver a pris soin de classer son ouvrage. Mais il faut se hâter pour le voir. Le jardin va s'abîmer dans l'ombre comme un musée qu'on ferme à l'heure du soir. Il reste toute la nuit pour méditer sur la perfection, et tout le jour suivant pour oublier.

FRANZ HELLENS.





## Etat humain ou état animal ?

Nous croyons être les maîtres de l'Univers. Et nous supposons même avoir été ce couronnement de l'édifice de la nature depuis qu'elle existe.

Dans l'antiquité, lorsque *Philolaüs* prétendit que la Terre ne se trouvait pas au centre du système stellaire, mais tournait autour d'un point fixe, il fut voué au mépris. Beaucoup plus tard seulement *Kopernic* réussit, malgré mille attaques, à faire entrer cette notion dans l'acceptation de tous. La ténacité de se croire lui-même et son espèce le Centre et le Sommet, de croire que toujours il le fût et toujours il le sera, cette ténacité a des racines profondes dans l'âme de l'Homme.

Le point de vue égo-centriste est un instinct puissant, propre à tous les êtres vivants. Or, toute violation d'instinct provoque la révolte.

Chaque homme ayant des instincts intacts, ressent de l'exaspération lorsqu'il est arraché du centre où il se place instinctivement.

Il nous faut comprendre que par la découverte de *Copernic* un des instincts vitaux les plus forts de l'humanité fut démoli et toute la tendance de son évolution en fût défavorablement influencée. Le siècle qui vient appréciera ce fait.

Nous reconnaitrons que la découverte de *Copernic* vint réellement trop tôt, et que les Grecs avaient des raisons intuitives pour rejeter *Philolaüs*.

En voici le motif :

La connaissance que notre terre ne se trouve point au centre de l'Univers a été préjudiciable à notre évolution, parce qu'il manquait un chaînon intermédiaire entre notre point de vue naturellement égo-centriste et cette connaissance. Maintenant il faut essayer de rattacher ce chaînon.

Ayant conscience de la portée des dissertations ci-dessous, nous ne voudrions qu'exposer ces pensées en vue d'une discussion, et non pas exiger qu'elles soient acceptées comme vérités.

\* \* \*

Les évolutionnistes se placent encore de nos jours à ce point de vue égo-centriste abandonné, quant aux notions sur le système stellaire par *Copernic*.

Nous, les hommes, nous nous considérons comme les êtres vivants

les plus importants sur la Terre, et nous basons toute notre science sur ce plan.

Nous ne douterons d'ailleurs certes pas de ce que l'homme possède, à cette heure, l'intelligence la plus développée. Mais en admettant que nous soyons actuellement vraiment les êtres les plus intelligents sur terre, rien ne prouve que nous l'ayons été de tout temps. Pourtant ceci nous l'admettons également par instinct. C'est là le commencement de la grande erreur.

Par ce point de vue faux, la conception des évolutionnistes est devenue égo-centristes, ou comme nous dirons en ce cas particulier : homo-évolutionnaire. Nous devons le rejeter, de même que jadis la conception géocentrique, l'un n'ayant pas plus de commun avec la réalité des faits que n'en avait l'autre.

Si les hommes sont actuellement les maîtres, c'est qu'ils se sont développés dans un sens différent des animaux. Tandis que l'organisme des animaux, s'adaptait aux conditions imposées par l'existence, les hommes ont surmonté en partie ces conditions grâce à des « inventions ». Tandis que, par exemple, l'animal reçoit en hiver de la nature une fourrure chaude, les hommes doivent s'habiller eux-mêmes, et si la nature prépare d'ordinaire à elle seule la table des animaux, nous devons labourer, semer, et ainsi de suite.

Ainsi l'organisme des animaux s'est développé plus avantageusement que celui de l'homme. Ce développement physique profitable dût se faire aux dépens de la psychée, ceux qui s'adaptèrent le mieux quant à leur corps étant parmi les animaux plus particulièrement conservés. Quant aux hommes, la première invention permettant de surmonter l'adaptation physique et ayant prouvé l'efficacité de l'intelligence une fois faite, ceux dont l'esprit fût actif furent conservés autant que ceux qui s'adaptèrent physiquement. Plus tard même, ceux qui avaient l'intelligence éveillée furent principalement conservés, jusqu'à ce que finalement l'esprit seul fut le facteur décisif, et que le corps humain ainsi s'atrophia.

*Darwin*, parlant des fourmis qui ont, pour nous un intérêt tout particulier, dit qu'elles travaillent avec des instincts héréditaires et des outils héréditaires; tandis que l'homme travaille avec des connaissances acquises et des outils manufacturés.

Cette différence est marquée par une conséquence très stricte, et l'on peut dire : les outils et instincts héréditaires sont des caractéristiques de la tendance animale de l'évolution, de même que les outils manufacturés caractérisent la tendance évolutionniste humaine.

Or, il semble bien y avoir une différence énorme entre le développement des êtres qui fabriquent des armes et de ceux dont les armes poussent organiquement. Et ceci, parce que le développement organique des armes, s'il se fait dans l'organisme lui-même, doit se faire aux dépens de l'esprit. Si l'esprit avait été assez fort pour les inventer, elles n'auraient pas poussées. Etant donné cependant qu'elles poussent l'esprit non utilisé est retardé dans son développement.

Nous pouvons dire :

Aux dépens de la défense organique et par l'invention de l'outillage l'organisme de l'homme s'est atrophié ; et au profit du développement organique l'esprit s'est atrophié chez les animaux. Nous appellerons la première tendance brièvement la tendance de l'évolution humaine, la seconde la tendance de l'évolution animale, quoique la première, ne se montre pas exclusivement toujours chez les hommes, la seconde pas toujours exclusivement chez les animaux.

Or, en cherchant à discerner si des animaux, et lesquels, ont dominé avant nous, nous arriverons peut-être le plus sûrement à un résultat exact en considérant les conceptions idéales d'aujourd'hui. En effet, si l'on peut démontrer qu'elles aient déjà été réalisées chez certains animaux, on pourrait se demander si ce ne sont pas eux qui domineront avant nous. Car les conceptions idéales d'aujourd'hui sont la réalité de demain.

Le plus haut idéal de l'état exige que l'individu se voue entièrement à lui, qu'il se sacrifie pour la communauté.

Cette conception idéale suprême de l'état n'est cependant pas encore passée à la réalité pratique. Notre plus grande avance vers cette réalisation c'est peut-être le « lapinisme » en procréation et le travail obligatoire de tous les nationaux. « Nous sommes des prolétaires, œuvrant jour par jour pour produire une tâche toujours égale ».

Si nous passons en revue le monde animal, nous y voyons réalisées nos suprêmes et nos plus fortes conceptions idéales de l'état, à savoir chez les animaux vivants en communauté sociale.

Les fourmis, les abeilles, les termites vivent sous un régime d'état très idéal. Elles n'ont point de souverain fort, au-dessus de tous règne la loi, exactement selon l'idéal de nos philosophes politiques. Il est vrai que les termites sont soumis, tout comme les hommes, à une surveillance de police très sévère. Mais même cette surveillance est réglée par une légalité minutieuse.

Les fourmis, les abeilles et les termites ont atteint le fait de la discipline sociale, de cet amour pour l'être collectif, ce dévouement à

la cause commune, que *Platon* et après lui tant d'autres philosophes politiques ont prêché et prêchent encore en vain à l'humanité.

*Buchner* a dit avec raison : « Les états des hommes sont sur ce point encore bien arriérés en comparaison avec une telle discipline et un ordre pareil ». De même pour l'idéal de l'art militaire de nos jours : une armée bien entraînée, bien prête et courageuse, malgré tous les efforts aucun général ne l'a encore jusqu'à maintenant si bien réalisée que les fourmis. Elles ont réussi à lever et à maintenir en permanence une armée audacieuse, servant la collectivité. Même les plans de campagne des fourmis sont supérieurs à ceux des meilleurs stratèges humains ; leurs troupes étant de beaucoup plus sûres, ils peuvent se permettre des conceptions « idéales ». Et ces plans de campagne « idéaux » sont exécutés de manière « idéale ».

Un grand idéal de notre économie politique est la division du travail. Nous disons même, que la division du travail est inséparable de la civilisation progressive.

Ici encore, ces petits êtres ont devancé les hommes tant, que nous méconnaissons même souvent leur refus d'accomplir une besogne qui n'est pas de leur compétence. Nous les croyons incapables d'accomplir cette tâche. Peut-être même ne le peuvent-ils vraiment pas ; mais il faudrait entendre cela dans le même sens que nos savants sont incapables de moudre le blé et cuire le pain et que nombre parmi eux périraient de faim, même s'ils disposaient de moulins et de sacs pleins de blé.

La division du travail mécanise les êtres vivants.

Notre mentalité tend déjà d'une façon dangereuse vers cette mécanisation qui est à la base de l'esprit d'état. Même notre travail intellectuel n'est souvent plus une récréation mais une peine, à cause de la division du travail.

Les formes de plus en plus rigides dans lesquelles les individus humains doivent agir, s'ils ne veulent pas succomber, sont en grande partie l'effet de la division du travail.

Les individus des états animaux nous ont également devancés de beaucoup dans la mécanisation. Mais sans aucun doute possible, c'est le même facteur qui cause là-bas comme chez nous cette mécanisation : la division du travail, qui anéantit l'intelligence (ce qui a déjà été reconnu par les économistes politiques anglais avant *Marx*).

Le principe de beaucoup d'économistes politiques, qui demandent que l'état se charge d'élever la progéniture, est mis également en pratique de façon parfaite par les fourmis. L'élevage de la progéniture

par l'état, qui n'est encore chez nous qu'ébauchée, est réalisée de la façon la plus merveilleuse par les fourmis.

Même les conceptions idéales de l'état qui dominant déjà chez nous en pratique : la procréation en masse et l'ardeur au travail, ont été réalisées dans les états d'animaux, et cela sur une échelle beaucoup plus grande que chez nous. Qui serait capable de produire plus d'individus que les états d'animaux, de les élever plus conformément aux règles de l'art, de travailler plus intensément qu'eux.

Le travail intense engendre cependant la dégénérescence. Si nous ne l'avons pas encore constaté pour l'homme, nous le savons déjà pour les animaux. Les étalons de race, les taureaux d'élevage, nous les libérons du travail afin qu'ils ne produisent pas une progéniture dégénérée. *Xénophon* a déjà dit des chiens que les bêtes devraient être délivrées du travail avant l'accouplement.

Or, il semble bien que les états d'animaux aient été jadis envahis par cette dégénérescence. La stérilisation de leurs ouvriers et la détermination du sexe semblent avoir été les armes employées alors par eux pour combattre la dégénérescence.

En ce qui concerne la prédétermination du sexe nous cherchons à les imiter, quoique tout à fait inconsciemment. L'ardeur dans la recherche des biologistes humains pour trouver les lois de la procréation permettant par la science de déterminer d'avance le sexe de l'enfant, n'a certes pas encore atteint son but. Mais à la longue elle devra réussir. Les états d'animaux nous ont ici tant devancés, que nous ne pouvons même pas encore comprendre leurs moyens d'intervention.

Au lieu de nous assurer par un mode de procréation sain le surplus des naissances de garçons, vers lequel nous tendons instinctivement, nous cherchons à le réaliser par des moyens artificiels. Si cette tentative réussissait elle sanctionnerait définitivement la dégénérescence, comme chez les fourmis, et amènerait la nécessité de rendre les ouvriers stériles.

Avec le plus de zèle nous cherchons à imiter les plus dangereuses habitudes des animaux vivant socialement. Celles qui ne sont pas dangereuses nous laissent indifférents. Et les bonnes, nous les combattons.

Nous prêchons les louanges du zèle des femelles atrophiées, tandis que nous ironisons la manière de vie, si utile à la procréation évolutive, des faux-bourçons. Et pourtant, nous pourrions peut-être bien apprendre quelque chose de ces derniers.

Certes, la vie du faux-bourçon, telle qu'elle se présente à nous,



Cliché D. K. D.

FORÊT VIERGE



PAYSAGE FORESTIER

Cliché K.

ne peut-être attrayante. Pourtant il ne faudrait plus longtemps négliger ce fait, que les abeilles, les termites et les fourmis font subir aux mâles productifs le même traitement que nous faisons subir à nos animaux mâles destinés à la reproduction, et qu'ils excluent de la procréation tous les individus travailleurs.

Par cela même, les faux-bourçons s'avèrent comme l'une des défenses contre la dégénérescence. Le fait que nous usons du même procédé chez les animaux destinés à la reproduction, prouve que les états d'animaux jadis, ayant atteint le faite de leur développement intellectuel, doivent avoir fait des tentatives énergiques pour échapper encore à la dégénérescence.

Le mode d'existence des faux-bourçons avait cependant aussi des conséquences funestes. Nous ne devons en effet pas perdre de vue, que la situation sociale détenue par les mâles dans les états d'animaux est probablement la cause de ce que le principe masculin est pour ainsi dire exterminé dans l'organisation des états d'animaux. Certes, pas dans tous. Il y a des états de termites, où des mâles castrés occupent des emplois ainsi que les femelles rendues stériles.

Il existe peut-être même des états de termites où les mâles occupent la majorité de ces emplois. Mais il n'en existe point, où les mâles règnent seuls.

Par contre il existe des états d'animaux où seules les femelles règnent. Peut-être apprendra-t-on à déduire de ceci que le principe féminin, contrairement à ce que l'on suppose actuellement, est le plus conséquent par rapport à la formation des états.

A mon avis il n'existe dans le cerveau de l'homme aucune conception idéale de l'état qui n'aurait pas encore été réalisée par les animaux vivants en communauté sociale. Leurs institutions d'état sont de beaucoup supérieures aux nôtres.

Or, étant donné que nous savons que les animaux vivant socialement appartiennent aux espèces les plus anciennes, ne devons-nous pas en conclure que ce sont ces êtres-là qui dominaient avant nous ?

Si, chez eux, nous voyons réalisées, et même renforcées, nos conceptions idéales de l'état, cela ne démontre-t-il pas clairement l'importance du danger que, l'homme, devenu un citoyen idéal, y perdra son intelligence et deviendra un animal social ?

Certes, il ne perdra son intelligence que peu à peu, et non pas complètement. Les fourmis aussi ne l'ont pas entièrement perdue. Leur intelligence est même encore de nos jours considérable. Sir *John Lubbock* exprime l'opinion de nombre de savants, en prétendant



que les fourmis nous approchent le plus, quant à l'intelligence, de tous les animaux.

Ce que nous perdons seulement de vue, c'est que leur intelligence n'est pas en voie de progression, mais va vers son déclin, et que notre propre intelligence a une tendance marquée à suivre le même chemin que celle des animaux vivants en communauté sociale.

L'exemple donné par les hommes primitifs donne l'espoir que l'humanité vaincra la tendance animale dans l'évolution des états.

Les hommes qui inventèrent les premiers outils, se trouvèrent dans des conditions à peu près analogues aux nôtres. L'homme créa jadis des outils qui rendirent inutiles les mâchoires fortes et causaient leur régression. De même notre conception idéale qui vit déjà en nous et qui nous réjouit de la même façon que les fortes défenses dentaires devaient réjouir les hommes primitifs, peut-être rendu inutiles et vouées à l'atrophie par des inventions politiques.

Nous croyons aujourd'hui que notre évolution physique est virtuellement terminée. Et nous avons raison..

Mais dans nos états le développement animal ne fait que commencer actuellement. Et si nous ne la surmontons pas à l'aide d'inventions politiques, comme nos aïeux surmontèrent l'évolution animale de leur organisme par les inventions techniques, le développement animal de nos organes risque même de recommencer. Notre progéniture s'adaptera alors à son tour, physiquement. Par l'évolution vers « l'état idéal » notre atrophie physique *animale* prendra fin.

Le développement des états dans le sens de la tendance animale aura comme conséquence le développement animal de l'organisme humain. Car *l'évolution des états*, progressant comme elle l'a fait jusqu'ici, triomphera bientôt de l'individu et par conséquent de *l'intelligence individuelle*. Forel a fait l'observation si importante pour nous à ce point de vue, que chez les fourmis ce n'est plus l'intelligence individuelle qui constitue le facteur essentiel de leur vie psychologique mais l'instinct social. Et les plus grands entomologistes s'accordent en cela avec Forel. L'âme de l'état des fourmis fut victorieuse de l'âme de la fourmi individuelle. Ainsi l'âme de l'état vaincra l'âme de l'homme étant de beaucoup plus grande et plus forte. Ce sera le malheur de l'esprit de l'humanité, si l'âme de l'état est animale où si le développement ultérieur s'oriente dans le sens de la tendance animale, ainsi que c'est le cas chez nous actuellement.

Si nous n'intervenons pas par des inventions politiques dans l'évolution animale des états, l'intelligence humaine sera tellement

rejetée en arrière par le développement animal social, que même dans l'organisation physique, l'évolution animale reprendra le dessus. Ainsi deux tendances de développement ennemis de l'intelligence se rencontreront, et la débâcle s'accomplira avec une vitesse double comme il semble avoir été le cas chez les fourmis. Le développement animal progresse chez elles aux dépens de l'intelligence. Ainsi *Forel* a fait la découverte intéressante que le sens visuel de la fourmi des bois d'une capacité très grande, s'est développé aux dépens de l'intellect, ces animaux donnant des signes d'une intelligence fort réduite.

Au point de vue animal, le développement dans ce sens peut avoir des avantages ; mais au point de vue humain il n'en a pas. Les yeux les mieux développés ne nous remplaceraient jamais l'intelligence, même s'ils nous permettaient de percevoir les rayons ultra-violets.

Nous ne pouvons dire s'il existera un jour des inventions qui nous permettront de réunir les deux avantages. Mais en tout cas nous inventerons plutôt des yeux perfectionnés grâce à une intelligence développée, que les yeux les plus parfaits ne nous donneront une substitution de notre intelligence.

L'Intelligence perdue, tout sera perdu !

SCHULTE-VAERTING.

( Extrait de « die Freude »  
traduction Kharis. )



# OUVRAGES REÇUS

## Livres

Nous signalons dans cette rubrique, les ouvrages qui semblent se justifier au choix des lecteurs, soit par leur valeur littéraire ou documentaire, soit par leur intérêt bibliographique.

APOLLINAIRE. *L'enchanteur pourrissant*. — J. ROMAINS. *Le Voyage des Amants*. — A. ROUYEYRE. *Souvenirs de mon Commerce*. — A. SALMON. *C'est une belle fille*. — RATINDRANATH TAGORE. *La Corbeille de fruits*. — CROMMELYNCK. *Le Cocu Magnifique*. — FABRE. *Les Théories d'Einstein*. — A. JARRY. *Gestes*. — P. MORAND. *Tendres stocks*. — G. BOHN. *Le Mouvement biologique en Europe*. — A. SALMON. *L'Amant des Amazones*. — H. L. FOLLIN. *La Révolution du 4 septembre 19...* — H. DUVERNOIS. *Gisèle*. — RACHILDE. *La souris japonaise*. — A. SALMON. *Le Calumet*. — APOLLINAIRE. *Alcools*. — A. GIDE. *Paludes*. — P. CAZIN. *L'humaniste à la guerre*. — L. WERTH. *Yvonne et Pijallet*. — P. A. BIROT. *Cinéma*. — J. E. BLANCHE. *Dates*. — FLORIAN PARMENTIER. *L'Ouragan*. — H. HERTZ. *Lieux Communs*. — F. HELLENS. *La femme au Prisme*. — VOLLARD. *Le père Ubu à la guerre*.

### EDITIONS DE LUXE

CAZOTTE. *Le Diable Amoureux*. — MATISSE. *50 dessins*. — ANDRÉ SUARÈS. *Bouclier du Zodiaque*. — ELIE FAURE. *L'art Moderne*. — R. DORGELÈS. *Les Croix de bois*. — G. GEOFFROY. *Constantin Guys*. — FERNAND FLEURET ET LOUIS PERCEAU. *Le Livret de Folastries de Ronsard*. — *Œuvres Satyriques du Sieur Sigogne*.

*Gisèle*, d'HENRI DUVERNOIS, est un livre de chemin de fer. Soigné, avec juste ce qu'il faut de paillardise pour plaire aux dames sans les troubler, sentimental et mondain, de lecture facile, il sera le compagnon aimable d'un voyage, mais on le laissera dans le filet à l'arrivée.

FLORIAN PARMENTIER offre un carnet de guerre, *l'Ouragan*, peut-être plus touffu, plus cruel et véridique que les ouvrages auxquels nous sommes accoutumés. Il y a là des notations d'un écrivain sensible qui juge des faits avec bon sens. Morale: Falait pas qu'y aille!

*Triptyque*. FERNAND LEPRETTE. — On n'est poète qu'à la condition de sortir de sa peau et de faire jaillir, par le lyrisme, l'esprit du lecteur hors des contingences et du temps. Un bon ouvrage peut être parfaitement illisible, s'il n'étonne par l'invention ou la perfection verbale.

Encore l'invention ne se justifie-t-elle

point, si le bon sens de l'écrivain ne justifie les audaces. *Le Bar Nicanor*, par CLÉMENT PANSAERS, est bien la chose la plus sotte qui ait vu le jour sous l'étiquette *Dada*.

GEORGES PIGUET. *Dilections*, inspirées en vers futiles sur les thèmes Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, etc. Un tempérament qui gagnerait à se trouver lui-même en montrant quelque irrespect pour les maîtres.

HENRI HERTZ écrit pour sa joie et la nôtre. Ses poèmes portent couleurs d'amour et de santé. Aimer la vie, suffit parfois pour faire une belle œuvre et *Lieux Communs*, est un mince ouvrage qui nous donne l'appétit d'un plus copieux recueil. Dans *Dates*, nous retrouvons le critique J. E. BLANCHE, qui fait naître, note, commente les histoires les plus savoureuses de la chronique artistique et mondaine. Trésor pour ceux qui prisent autant et plus, l'anecdote pour elle-même que pour sa véracité. Conteur attrayant, et gai, animé d'une réelle jeunesse spirituelle qui le rend toujours aimable.

Si le *Père Ubu* a pris pour tâche de connaître tous les abus qui se commettent des Pyrénées au Rhin, AMBROISE VOLLARD, n'en est pas à sa dernière plaquette.

P. A. BIROT dans *Cinéma*, guide les spécialistes vers des réalisations qui rajeuniraient cet art déjà vétuste et insipide. Parmi des « plots » originaux, on retrouve cette merveille du rythme coloré de Léopold Survage, art auquel Guillaume Apollinaire accordait la dixième muse.

P. MONDRIAN. *Le Néo-Plasticisme*. Le désordre dans les idées, mène à la confusion dans les œuvres. Écrit en français, révélerait sans doute de précieuses indications, un esthétisme nouvelle, mais que déchiffrer dans un texte semblable :

« La logique veut que l'art soit *l'expression plastique de tout notre être* : qu'il doit donc être également l'apparition plastique du *non-individuel* qui en est l'opposition absolue et annulante — que, d'autre part, il doit être *l'expression directe de l'universel en nous*, c'est-à-dire *l'apparition exacte de l'universel en dehors de nous*.

L'universel ainsi compris est ce qui *est et reste toujours* : pour nous le plus ou moins *inconscient*, en opposition du plus ou moins *conscient* — l'*individuel*, qui se répète et se renouvelle ».

*La femme au prisme*. FRANZ HELLENS. — Un joli livre, dont la présentation typographique est une beauté ajoutée à celle des poèmes. Le parallélisme entre les gestes quotidiens de la femme civilisée et le lyrisme de l'extérieur, évoque une atmosphère de bonheur somptueux et calme.

*L'art moderne.* — L'intérêt qui s'attache aux livres à images. Quant au texte de M. ELIE FAURE sottise homérique et pamée. L'érudition d'un répétiteur de 6<sup>e</sup>, puisée dans le Larousse, assaisonnée à la sauce démocratique. Quelle splendide machine à discours, quel magnifique dictateur aux Beaux-Arts pour la future république des Soviets et des incompétences.

*La Révolution du 4 Septembre 19...* — Voici un ouvrage qui aborde la question d'une révolution libertaire. Il est précieux, non seulement, par son individualisme, ennemi de toute dictature financière ou prolétarienne, mais parce que son auteur, H. L. FOLLIN, est un homme habitué aux réalisations pratiques. Or je dois dire que ce livre est encore trop spéculatif et je regrette que des matières comme l'organisation économique et pratique d'une internationale ou plutôt d'une société anationale, eût demandé plus d'insistance et de soins. L'organe dont Follin est le promoteur, *l'Ordre Naturel*, peut nous réserver, j'espère, ce projet de transformation de la vie sociale, qui serait le complément nécessaire au crédo spirituel qu'il émet dans le dernier numéro de son journal :

*Du point de vue universellement individualiste, le programme du mouvement pourra se définir ainsi :*

*Elargir les conditions et accroître les garanties de la sécurité et de la liberté individuelles.*

*Développer le sens et fortifier les sanctions de la responsabilité individuelle.*

*Substituer les manifestations individuelles ou collectives, mais concrètes et volontaires de la solidarité naturelle, aux manifestations abstraites et coercitives de la solidarité artificielle.*

*Purifier le milieu social par l'exercice de la sincérité individuelle et par la dénonciation des mensonges conventionnels collectifs.*

*La Souris japonaise.* RACHILDE. — Voici un livre léger et charmant, inspiré de récents ouvrages à succès étrangers, et où nous retrouvons le satanisme aimable d'Ewers et de Przybyszewski. Ceux qui aiment la luxure comme un divertissement et lui accordent deux heures quotidiennes à la chute du jour entre chat et loup, pourront le feuilleter, durant les entr'actes galants.

Les poètes modernes ont la nostalgie de *nulle part* et de *nulle chose*. Ceux de la place du Tertre rêvent à l'île de la Tortue, du carrefour de l'Observatoire, aux nocturnes des châteaux d'Ile-de-France et ceux du faubourg Saint-Honoré « ont des visions » du Texas ou des Antilles. Les conquêtes durables sont privilège du cœur et non de l'esprit. Mélancoliques, ironiques, mais point désabusés, *Le Calumet et le Livre et la bouteille*, luxu-

sement ornés, offrent les aspects divers du talent d'ANDRÉ SALMON. Images chantantes, où se retrouve son goût pour la couleur et pour les peintres qu'il affirme ; la pipe et le livre, la palette et la bouteille, soirs lointains, quand le crépuscule envahissait le navire de bois amarré à la plage de la rue Ravignan. Pour Picasso, le port était proche, Apollinaire fut perdu dans la grande nuit de cinq ans, Salmon, va vers d'autres escales et Max Jacob prie sous les étoiles ou sous l'aile blanche du Sacré-Cœur. L'ouragan qui les a dispersés, non désunis, chante encore dans les strophes de Costal l'Indien :

*O père ton enfant perdu  
Ne couvrira pas ses blessures  
D'un lourd manteau de chevelures,  
Les guerriers d'ici sont tondus.....  
Maître, les dévots de la Croix  
M'ont enseigné, dans ton langage,  
Ce qu'était la guerre du droit  
Vers laquelle un monde s'engage.....  
Le recruteur était un traître  
Car on fait faire, il m'a menti  
Aux grands la guerre des petits  
Pour les marchands et pour leurs prêtres.  
Et mal grisé d'un dernier chant  
J'attends que la mort me délivre  
Des blancs sensibles et méchants  
Qui font la guerre avec des livres.*

C. DE LAZERME. *Tendre Paris*, est un livre de poèmes où l'auteur se montre respectueux des maîtres, mais affirme cependant une personnalité évidente, faite de noblesse et de simplicité. Il y a là un peu de ce charme vivant en Montaigne et qui rend plus aimable sa grandeur, un peu de cette bonté supérieure de ceux qui ont de la force naturelle, issue de la race.

*Les nécessités de la vie.* PAUL ELUARD. — Un beau fruit, seul, posé sur la nappe, fascinant comme un rubis. Je le préfère aux sacs de pommes de terre de M. Duhamel. Je préfère une fleur au manchon d'une jolie femme, au bouquet offert à Mme Millerand par la Confédération des mutilés de l'Intelligence. Il y a longtemps que les poètes en ont fini avec la fugue et le contrepoint. Le thème suffit :

OUVRIER. *Voir des planches dans les arbres.  
Des chemins dans les montagnes  
Au bel âge, à l'âge de la force,  
Tisser du fer et pétrir de la pierre,  
Embellir la nature,  
La nature sans sa parure,  
Travailler.*

CANTIQUE. *L'enfant regarde la nuit de haut  
(Ne croyez pas aux avions, aux oiseaux,  
Il est plus haut).  
Si l'enfant meurt, la nuit prendra sa place.*

FÊTES. *La valse est jolie,  
Les grand élans du cœur le sont aussi,  
Rues,  
Une roue valsait éperdûment.  
Des roues, des robes, des chapeaux, des roses.  
Arrosée,  
La plante sera prête pour la fête à souhaiter.*  
Lisez ce livre et votre cœur sera plein de belles images.

*Les éditions du Sagittaire* : Les deux derniers volumes parus *Gestes et Paralipomènes d'Ubu*, par ALFRED JARRY et *La Patience de Griseledis* par RÉMY DE GOURMONT sont des petits chefs-d'œuvre de goût et de tenue. Des eaux fortes, Ubus ventrus, Arlequins maigres, femmes échevelées dansent dans les marges. Ils sont doués par l'artiste d'une vie fantasque et délicieuse. Griseledis est illustré par le P. A. Moras de bois sobres et délicats. Un Baudelaire est paru antérieurement : *Causeries* parues dans la *Tintamare* de 1846. Le *Sagittaire* met en vente ces jours-ci : *Cœurs à prendre*, poèmes par GEORGES GABORY, illustrés de 16 eaux-fortes originales de Galanis.

De MAURICE RAYNAL, qui, pour avoir vécu les temps héroïques du cubisme, est le plus qualifié pour en parler, viennent de paraître aux éditions *Valori Plastici* une bonne plaque sur *Braque*, comprenant un texte vivant et simple, suivi de quelques reproductions. La meilleure monographie parue à ce jour, un livre très important sur *Picasso*, au *Delphin Verlag* de Munich. On retrouve dans les 95 reproductions qui accompagnent un texte puissant et nourri de faits, d'anecdotes et d'érudition, l'œuvre du peintre, des adolescents chétifs, et des « tendres canailles » du cirque ou des bars, jusqu'à la pure renaissance classique, en passant par la discipline cubiste. Chez le même éditeur, *der Weg Zum Kubismus*, par DANIEL HENRY où est exposée la genèse du cubisme. *Der Kubismus*, par PAUL KUPPERS, aux éditions *Klinkhart et Biermann*, Leipzig, ouvrage plus léger et moins documenté, mais très intéressant, enfin une œuvre de bonne volonté, mais où règne une grande confusion, *l'art français depuis 1914*, par Otto Grautoff, Mauritius Verlag, Berlin. Chez KIEPENHEUER un livre que doivent posséder tous les xylographes et ceux qui s'intéressent à cet art, de *Paul Westheim*, reproduit de nombreux bois, des primitifs aux plus modernes. Un album de quatre lithographies hâtives de Marie Laurencin chez *Flechheim* de Dusseldorf, qui est pour beaucoup responsable de la sympathie qu'on éprouve en Allemagne pour les peintres français modernes.

## Revue

L'attitude du jour est l'indifférence. J'ai dit aux funérailles de Taillade, le dégoût que m'inspirait cette peur des responsabilités que le pamphlétaire, qu'on voulut travestir en pur poète, n'a jamais fui, et qui fit sa gloire. Peut-être seuls, parmi les grandes revues françaises, *Les Cahiers d'aujourd'hui* ont osé affirmer un programme pacifiste, anational, humain. Il faut féliciter Werth, Besson, Tisserand, Vildrac de reprendre dans ce sens leur tâche d'autrefois. Dans le N° 2, une nouvelle de Werth, *Racine*, où se retrouve condensée la philosophie du bon sens et de la sincérité qui est sienne. Des notes sur la peinture, de Vlaminck, un chapitre très coloré d'un roman de Neel Doff, de jolis dessins marginaux de Friez, Marchand, Renoir.

*Les Ecrits Nouveaux* abondent en jolis essais de Suarès, André Germain. Deux magnifiques nouvelles, de Blaise Cendrars, et de Paul Morand, prouvent que les voyages déforment la jeunesse. Enfin, le beau poème de Jean Cocteau, *Hôtel de France* et de la Poésie :

*Arbre, bocal d'oiseaux,*

*feu de bengale entre les îles*

*Le soleil fait chanter les tramways dans la ville*

*Le ciel est un marin assis sur les maisons.....*

*Irai-je, en un miroir où nous recommençons,*

*engloutir le poitrail fabuleux du quadrigé*

*de cuirassiers mourant parmi les écussons*

*Il est des jours, la mer pour enjôler le mousse*

*lui découvre ses lits agite ses dessous*

*débouche bruyamment un champagne qui*

*mousse*

*mauvais livre de poche acheté quatre sous*

*(Ses yeux demain feront sourire l'équipage)*

*Ballon bocal d'oiseaux légers pris au filet.*

*La Nouvelle revue française.* Cette « opinion » d'André Gide sur le classicisme :

« Le triomphe de l'individualisme et le triomphe du classicisme se confondent. Or, le triomphe de l'individualisme est dans le renoncement à l'individualité. Il n'est pas une des qualités du style classique qui ne s'achète par le sacrifice d'une complaisance. Les peintres et les littérateurs que nous louangeons le plus aujourd'hui ont une manière; le grand artiste classique travaille à n'avoir pas de manière; il s'efforce vers la banalité. S'il parvient à cette banalité sans effort, c'est qu'il n'est pas un grand artiste, parbleu! L'œuvre classique ne sera forte et belle qu'en raison de son romantisme dompté. Un grand artiste n'a qu'un souci : devenir le plus humain possible, — disons mieux : devenir *banal*, — écrivais-je il y a vingt ans. Et chose admirable, c'est ainsi qu'il devient

le plus personnel. Tandis que celui qui fuit l'humanité pour lui-même, n'arrive qu'à devenir particulier, bizarre, défectueux... Dois-je citer ici le mot de l'Évangile ? — Oui, car je ne pense pas le détourner de son sens : « Celui qui veut sauver sa vie (sa vie personnelle) la perdra; mais celui qui veut la perdre la sauvera (ou, pour traduire plus exactement le texte grec : *la rendra vraiment vivante*)..»

J'estime que l'œuvre d'art accomplie sera celle qui passera d'abord inaperçue, qu'on ne remarquera même pas; où les qualités les plus contraires, les plus contradictoires en apparence : force et douceur, tenue et grâce, logique et abandon, précision et poésie — respireront si aisément, qu'elles paraîtront naturelles et pas surprenantes du tout».

*Les feuilles libres.* Excellente revue jeune, des notes de voyages spirituels de Max Jacob, des proses de J. Rivière, Latourette, Marcel Raval, Jean Borgé et un triptyque de Sauvage qui est vraiment un beau poète.

*Les Humbles.* Avec quelle joie nous retrouvons la chère et courageuse revue, qui accueillit notre copie pendant la guerre. Des pages de Wullens, qu'il faut lire et méritent réponses, Gabriel Maurien a du talent, mais non moins de jeunesse. De bon poèmes de Marcel Millet, René Edme. Chassin fait parler les morts Rictus et Richepin. Aux éditions *Les Humbles*, une plaquette *Anarchie* par Lazare, pour ceux qui discutent bénévolement et trop impudemment de l'individualisme libertaire :

« L'individu, qui a voulu s'abstraire de la société, puis combattre ouvertement la violence ou lui céder pour la faire dévier, et enfin l'anéantir, se rend compte de la stérilité, de l'inutilité, de l'impossibilité de sa tentative. Que lui reste-t-il à faire dans ces conditions, si ce n'est tirer du sentiment même de sa faiblesse matérielle une notion plus vive et plus intense de sa grandeur morale ? Puisque, malgré ma haine de la force sociale à laquelle je me sens moralement supérieur, je ne puis la détruire, je ne dois pas me sacrifier plus longtemps, en luttant contre elle, car ce qui vaut le plus ne doit pas être détruit pour ce qui vaut le moins ».

*Les Cahiers Idéalistes.* La bonne volonté ne suffit point pour créer. Il y a une poignée de gens sympathiques qu'on retrouve à tous les carrefours, mais qui crient plus qu'ils ne chantent, menacent plus qu'ils ne cognent.

*Littérature.* Pourquoi nous doter de l'académie Dada? Où vous réunirez-vous? Sous la coupole où chez Drouant? Vous avez comme les autres, voté au sentiment. Et vous savez bien que cela ne remplace pas un beau poème.

« On ne s'attendait pas à trouver des noms célèbres dans *Littérature*. Mais, voulant en finir avec toute cette gloire, nous avons cru bon de nous réunir pour décerner à chacun les éloges qu'il mérite. A cet effet nous avons dressé la liste suivante et établi une échelle allant de -25 à 20 (-25 exprimant la plus grande aversion, 0 l'indifférence absolue).

#### LES PREMIERS :

André Breton . . . . .	16,85
Philippe Soupault . . . . .	16,30
Charlie Chaplin. . . . .	16,09
Arthur Rimbaud. . . . .	15,95
Paul Eluard. . . . .	15,10
Isidore Ducasse . . . . .	14,27
Louis Aragon . . . . .	14,10
Tristan Tzara . . . . .	13,30
Alfred Jarry. . . . .	13,09
Jacques Rigaut . . . . .	13,00
Georges Ribemont-Dessaignes. .	12,50
Guillaume Apollinaire. . . . .	12,45

#### LES DERNIERS :

Henri de Régnier. . . . .	-22,90
Anatole France. . . . .	-18,00
Maréchal Foch. . . . .	-18,00
Stuart Mill . . . . .	-17,45
Romain Rolland . . . . .	-17,36
Paul Fort . . . . .	-16,54
Louis Pasteur . . . . .	-16,27
Auguste Rodin. . . . .	-16,00
Soldat inconnu. . . . .	-15,63
Voltaire. . . . .	-15,27
Charles Maurras . . . . .	-14,90
Max Linder . . . . .	-14,63

*L'esprit nouveau.* Tout le monde sait que chez Dufayel on peut acheter à la petite semaine, un piano mécanique, une bibliothèque genre renaissance, une machine agricole, un bureau américain fabriqué rue Saint-Antoine, une villa à la campagne, des ouvrages de vulgarisation. Dufayel n'a pas besoin pour cela d'avoir inventé le piano, raboté les planches du buffet, construit la machine, lu ce que contiennent ses bouquins. Il suffit que d'autres y aient pensé, qu'il ait monté la boutique, et que la maison fasse des affaires.

*Paris-Revue.* Nous devons à Georges Gabory la découverte de ce précieux organe.

Les « poètes » entre guillemets, qui portent des cravates Lavallière et des cheveux bouclés, les pâles adolescents qui rêvent sous les étoiles n'ont pas toujours une revue accueillante à leurs sonnets et à leurs stances, Madame Jane Bureaux qui leur offre l'hospitalité pour la somme de dix francs. écrit « quelques pages de la vie » :

« — Depuis quelques jours, Gaston, tu me caches ta pensée... que t'ai-je fait ?

Voilà cinq années que nous vivons ensemble. La misère nous a visités, bien souvent, mais notre amour profond est toujours sorti vainqueur des douleurs que la vie a semées sur notre route. Pourquoi, maintenant que la fortune commence à nous sourire alors que ton labeur constant, vient d'être couronné de succès, ne me parles-tu comme avant ?... Crois-tu que le premier prix que tu viens de décrocher au Salon, me laisse indifférente ?...

Celle qui me remplacera ne saura pas te comprendre, son cœur semé à tous les vents n'aura pour toi qu'une étincelle, plus vite éteinte qu'allumée !... Mais, elle fera bel effet à ton bras... Ce sera, sans doute, la mondaine renommée, celle qui fascine, qui ruine, et rit quand l'amant n'est plus qu'un décavé... »

Gaston, indifférent écoute le déluge de paroles de sa maîtresse.

Son nom inconnu, tout à coup sorti de l'ombre, lui ouvre des portes jusqu'alors fermées.

Des amis de sa famille qu'il avait négligés, parce que sa situation ne répondait pas à la leur, lui envoyèrent de chaleureuses félicitations, et l'invitèrent à un dîner donné en son honneur...

Il lui faut une vie nouvelle, et maintenant que son cœur se refuse aux baisers d'autrefois, il n'a qu'à fuir ce logis où plus rien ne le retient...

Les serments que l'on fait un soir... ne sont que des folies dont on rit plus tard... Bien fous sont les êtres qui croient au bonheur éternel !. J'ai cru comme tant d'autres... j'avais si grande confiance en toi !

Fuis-moi !... Il te faut la richesse, ne lève donc pas un regard sur la pauvreté qui traîne à tes pieds... son escarcelle est vide... mais son cœur fut un trésor, lorsque désespéré, tu pleurais dans ses bras, n'a-t-elle pas relevé ton courage !... Ce n'est rien tout cela...

Pourquoi remuer la cendre de cet horrible cauchemar !...

Tu emportes avec toi, le seul trésor que j'avais : mon âme... Il me semble ne plus l'entendre battre dans ma poitrine !... »

*Poesia.* Avec le portrait des artistes. M. Marinetti en uniforme de sous-officier-coiffeur-démobilisé. La comtesse de Noailles (croix de guerre, 5 citations, 3 colliers perdus) laisse entendre qu'elle est bien seule et qu'elle a des malheurs. Paul Fort... de plus en plus Paul et de moins en moins Fort, dans ses imitations. De P. A. Birot, ce poème où tout le monde verra son cœur mis au numisme :

*Chers pieds*

*Pauvres grands incompris*

*Vous qui vivez toujours en bas*

*Comme vous voyez les choses de haut  
Que vous êtes bons et généreux  
De nous promener  
Vraiment vous êtes meilleurs que nous  
Merci mes pieds*

*Creacion.* Revue d'art international. Au sommaire : Radiguet, Huidobro, Claire et Ivan Goll, Maurice Raynal, et ce poème de Juliette Roche :

#### ETAT... COLLOIDAL

*L'Apocalypse est calme au fond du Muséum  
d'histoire naturelle de la 81<sup>e</sup> rue.*

*Elle y est faite*

*de cristallisations*

*d'insectes*

*de squelettes*

*et des cris au dehors des marchands de journaux*

*Mais les instruments de bois des jazz-bands*

*les gin-fizzes*

*les rag-times*

*les conversations*

*contiennent toutes les possibilités.*

*Serez-vous le danseur ?*

*le fakir ?*

*ou l'athlète ?*

*Transfusion*

*goût natal des antipodes*

*et le plaisir de transporter*

*une imagination de luxe*

*à un exemplaire*

*bien relié*

*avec soi dans ses bagages.*

*Je ne peux vraiment plus*

*entendre parler de dynamisme moderne.*

*Zénith*, à Zagreb, Yougoslavie, revue internationale, fusion de nouvelles tendances européennes en art et littérature. Au sommaire : Sauvage, Ivan Goll, Tokine, Lounartcharsky, etc...

*Selection.* Bruxelles. Cette revue illustrée a fait connaître, aimer, les meilleures œuvres des peintres modernes français :

SOMMAIRE DU N° 2. — Opinions sur le Cubisme par *Albert Gleizes*, *André Lhote*, *Guillaume Apollinaire*, *André Salmon*, *Maurice Raynal*, *Blaise Cendrars*, *Michel Puy*.

Œuvres de *Picasso*, *Braque*, *Derain*, *Le Fauconnier*, *Fernand Léger*, *Laurens*, *Lhote*, *Zaraga*, *Survage*, *Severini*, *Pr. Detroyer*, *P. Joostens*, *Fl. Jaspers*.

SOMMAIRE DU N° 4. — *Marie Laurencin*, par *P. G. Van Hecke* — *Maurice Utrillo*, par *André de Ridder* — *Kisling*, par *G. Gabory* — *Modigliani*, par *Francis Carco* — Les bois de *Gustave de Smet*, par *Paul Fierens*.

Œuvres de *Marie Laurencin*, *Maurice Utrillo*, *Kisting*, *Modigliani*, *Lagar*.

SOMMAIRE DU N° 5. — La Section d'Or, par *Florent Fels* — L'Art nouveau, par *Wa'émér*

# COMITÉ APOLLINAIRE

○ ○

Les anciens compagnons d'APOLLINAIRE, les témoins de sa vie, ses intimes, ont décidé l'immédiate réalisation du projet formé à la disparition du poète, de lui donner une tombe durable autant que son souvenir.

Un comité a été formé, composé de : A. Albalat, P.-A. Birot, Elémir Bourges, André Billy, J.-J. Brousson, Cremnitz, André Derain, Serge Ferat, F. Fleuret, Louis de Gonzague Frick, Gaston Gallimard, Roch Grey, Henri Hertz, Max Jacob, Léautaud, André Level, Toussaint Lucas, Robert Mortier, Pierre Mac-Orlan, Georges Pioch, Pablo Picasso, André Rouveyre, Jean Royère, André Salmon, Jean Sève, Soffici, Alfred Valette, Maurice Vlaminck, Florent Fels.

La maquette du monument est l'œuvre de Picasso.

Les peintres mettront à la disposition du comité, des toiles ; les écrivains, des exemplaires rares et des manuscrits ; les amis et admirateurs, sont priés d'adresser leurs souscriptions à :

SERGE JASTREBZOF, 229, boulevard Raspail,  
PARIS (14<sup>e</sup>)

### Souscriptions reçues à ce jour :

M <sup>me</sup> Nelly Claudet . . . . .	2 fr.
M <sup>me</sup> Errazuris . . . . .	500 »
M. André Level . . . . .	50 »
M. André Lefevre . . . . .	100 »
M. Jacques Seligmann . . . . .	100 »
M. Jean Tournaire . . . . .	20 »
Total à ce jour . . . . .	772 fr.

*Georges* — Musique nouvelle, par Paul Collaer — Parlons peinture, par Léonce Rosenberg — Les lithos de Marie Laurencin, par André de Ridder.

Œuvres de L. Survage, Férat, Archipenko, Lambert, Marcoussis, Duchamp-Villon, Laurens, G. Buchet, Angiboult, Tour Donas, Jacques Villon, Fernand Léger, Georges Braque, Albert Gleizes, Marie Laurencin. et des pages de André Lhote, Paul Colin, André de Ridder, Franz Hellens, Francis Carco. Dans chaque numéro, une chronique, *Les arts à Paris* d'André Salmon.

*Valori Plastici*. Rome. Revue copieuse, ardente, où se réfugient les meilleurs écrivains et novateurs italiens. Tous les numéros sont à connaître, nul n'est indifférent. De belles reproduction de peinture moderne.

*Kunstblatt*. Berlin. Arche d'alliance où l'on combat pour des artistes tels que : Kokochka, Kandinski, Chagall, Georges Gross et qui affirma en Allemagne, Picasso, Léger, Braque, Derain, Vlaminck, Matisse. Un essai sur le cinéma considéré comme art.

*Deutsche Kunst und Dekoration*. Darmstadt. Il y a là à puiser pour les architectes, les orfèvres, les décorateurs. Magnifiquement éditée, a donné des articles abondamment illustrés sur Vlaminck, Rousseau, les primitifs allemands, etc.

*Der Ararat*. Munich. De Max Goth, dont on retrouve avec joie les critiques, un article sur l'exposition internationale de Genève. L'auteur devrait se documenter plus scrupuleusement. Il est impossible de situer, côte à côte, si mal à propos, Derain et Dufresne, et d'ignorer à ce point les acquisitions du cubisme, dont il fut à l'origine, un des meilleurs avocats. Tandis qu'en France les meilleurs d'entre les jeunes artistes ne sont point défendus, il y a pour soutenir leurs efforts forts une vingtaine de revues allemandes. Lieu commun. Nous vivons ici, de lieux communs, nous en mourrons aussi. *Der Sturm*, de Walden, Berlin, comprimé explosif, capsule détonante qui a déterminé l'explosion d'art. La commotion à plaquée aux murs des musées officiels Picasso, Derain, Matisse, Vlaminck et Henri Rousseau, dont l'œuvre exaltée par Uhde et Flechtheim, s'en est allé outre-Rhin. Mais nous gardons l'espérance, M. Besnard et quelques autres.

*Der Cicerone*, Leipzig. L'art jeune. Il y a la tactique de l'autruche. Quant la France soulevant ses ailes, redressera la tête, elle verra qu'il y avait là-bas de magnifiques talents, Franz Mark, Campendonk, Morgner, Meidner, Pechstein, etc, que cette revue fit connaître.



*Dial*. New-York. Le *Mercur*e de France des U. S. A., où l'on commence à se montrer avide de bonne littérature, que ce magazine s'emploie à faire connaître. Des traductions d'œuvres de R. de Gourmont, Benda, Vanderpilt, des textes originaux d'Eliott, Pound, Moore, etc.

*Little Review*. De parution aussi intermittente qu'*Action* même, c'est là que se forme une jeune et ardente génération d'écrivains. C'est là que Joyce, publie ses romans, dont la traduction en français s'impose.

*Vell I Nou*. Barcelone. De très belles reproductions d'œuvres catalanes et espagnoles, trésors des églises. bois sculptés, tableaux inconnus de maîtres d'autrefois. Des erreurs aussi. Pourquoi supposer que M. Marcel Lenoir soit un peintre, alors qu'il se contente de la gloire d'être un bon commerçant.

FELS.

Le deuxième livre de Major C. H. Douglas, « *Credit Power and Democracy* » vient de paraître. On n'en trouvera pas les nouvelles dans les journaux métallurgistes. La presse d'Angleterre est la presse la plus disciplinée du monde. Toutes les conditions que Steed cite dans ses œuvres sur l'Autriche, d'avant-guerre commencent à se montrer ici. L'air d'un empire en décadence monte.

Douglas est un homme qui a connu les affaires. Il a écrit sur les banques et les iniquités du système actuel de Crédit une analyse subtile et claire. Il est un des très rares hommes qui luttent contre les conditions économiques qui conduisent à la nécessité économique d'une prochaine guerre.

« *Economic Democracy* » 5/-, « *Credit Power and Democracy* » 7/6, published by Cecil Palmer, Oakley House, Bloomsbury St. London W. C. 1.

« *The Sacred Wood* », essais de critique littéraire par T.S. Eliot, tentative très noble de percer le mur de Chine, de la stupidité anglaise. Déguisé en professeur-gentilhomme M. Eliot aborde les sujets traditionnels avec des manières traditionnelles.

Tout de même une tentative courageuse. Malheur au pays où pour faire imprimer quelques dissociations lucides d'idées il faut se couvrir des styles du « *Times Literary Supplement* », et des pompes funèbres.

« *Otherworld* », Cadences by F. S. Flint. Commence par une préface très élogieuse de plusieurs auteurs français, et présente les poèmes de Flint en vers libres.

*The Sacred Wood*, by T. S. Eliot, 6/-, Pub. by Methuen *Otherworld*, by F. S. Flint, Poetry Book Shop. EZRA POUND.

Ludwig Rubiner, groupa une élite révolutionnaire dans deux livres collectifs de haute tenue idéale et artistique: « *Die Gemeinschaft* » et « *Kamenaden der Menschheit* », dont le

LA  
GALERIE  
PAUL  
GUILLAUME

est

transférée

59, Rue La Boétie

PARIS

# Les Écrits Nouveaux

Recueil mensuel de littérature

## COLLABORATEURS :

Gabriele d'Annunzio, Louis Aragon  
Pierre Benoit, André Billy, J.-E. Blanche,  
Jean-Richard Bloch, Louis Chadourne,  
Paul Claudel, Guy-Charles Cros,  
Georges Duhamel, Léon-Paul Fargue,  
Henri Ghéon, André Gide, René Gillouin,  
Jean Giraudoux, Max Jacob,  
Edmond Jaloux, Tristan Klinhsor,  
Valery Larbaud, Léo Larguier,  
Francis de Miomandre, Paul Morand,  
Comtesse de Noailles, Jean Pellerin  
Jules Romains, André Rouveyre,  
André Salmon, André Suarès,  
Jérôme et Jean Tharaud, Paul Valéry

100, Rue du Faubg. Saint-Honoré

dernier était une anthologie des poètes allemands contre la guerre. *Edition Kiepenheuer Potsdam.*

*Rowohlt Verlag, Berlin*, vient d'éditer une anthologie de prose moderne « *Die Entfaltung* » (L'éclosion) où Max Knell a groupé les meilleurs auteurs contemporains.

En poésie, il convient de citer une autre anthologie, que le *Roland-Verlag à Munich* publie sous le titre « *Verkuendung* » (Annonciation).

La maison *Kaemmerer à Dresde* concentre dans un livre remarquable « *Die Neue Buchue* » (La scène nouvelle), toutes les questions visant au complet remaniement du théâtre moderne le très qualifié directeur de la revue « *Die Neue Schanbuehue* », *Hugo Zehder*, s'est chargé de composer ce livre collectif, qui est un manuel pour régisseurs, acteurs et auteurs.

Ajoutons à cette nomenclature la série de plaquettes que *Erich Reiss à Berlin* publie sous la direction du grand romancier *Kasimir Edschmid* : « *Tribune der Kunst und Zeit* ».

*KASIMIR EDSCHMID* : *Sur l'Expressionnisme en poésie* ; *PAUL BEKKER* : *La Musique nouvelle* ; *HAUSENSTEIN* : *l'Expressionnisme en peinture* ; *RENÉ SCHICKELE* : *Le neuf novembre* ; *WILLI WOLFRADT* : *Plastique moderne* ; *GOTTFRIED BENN* : *Le Moi moderne* ; *PAUL COLIN* : *Bas la Victoire* ; *HENRI BARBUSSE* : *Pour la Vérité* ; *WALTER RILLA* : *Révolution et Force*, etc.

Voici donc une forêt touffue, où les sentiers qui mènent vers l'art, la politique, la religion s'entrecroisent constamment, et où il est difficile de voir toujours percer un coin de ciel bleu : forêt vierge, dense et intense où beaucoup de plantes d'un jour étalent leur feuillage maladivement grossi, lourd d'une eau malsaine, du sang impur des dernières guerres et révolutions. Il fait peut-être meilleur s'asseoir près d'un ruisseau, où coule la poésie et où percent encore quelques cris d'oiseaux, sans qu'il soit certain que ceux-ci ne sont pas mécaniques.

Il y a le poète *Albert Ehrenstein* dont les poèmes disséminés dans plusieurs recueils viennent de paraître en un fort volume chez *Ed. Strache à Vienne*.

*Carl Einstein* écrit une prose toute nouvelle et encore incomprise par ses contemporains. Son style est dur comme du béton, svelte comme un pont indéfinissable comme un gratte-ciel aux cent mille petites fenêtres.

Le « *Bébuquin* » (dont les lecteurs d'*Action* ont pu lire quelques chapitres), paru en 1913 ; « *Der Unentwegte Platouiker* (des nouvelles, chez *Kurt Wolff, à Munich*) ; « *Aumerkungen* », quelques essais, dont un sur les différences du roman français et allemand, qui fait preuve d'une rare compréhension des deux esprits opposés, et enfin la « *Negerplastik* », la première étude en Allemagne sur l'Art nègre, parue en 1916, rééditée en 1920 qui fait époque.

Un autre rénovateur de la poésie allemande *Herwarth Walden* a un nom mondial comme éditeur de la revue « *Sturm* », où il

# Deutsche Kunst und Dekoration

*Revue Mensuelle Illustrée de Luxe*

Chaque numéro contient 60 illustrations en grand format et de nombreux hors-textes en couleurs et simili-gravures sur les sujets suivants :

PEINTURE, SCULPTURE, ARCHITECTURE, ART DE L'HABITATION ET DU JARDIN, BRODERIES ET ARTS APPLIQUÉS.

*L'abonnement à un trimestre est de 15 francs en France. Chaque année deux forts volumes format 30 x 22 c/m avec plus de 700 reproductions.*

Prière d'adresser les souscriptions à ACTION  
ou à l'adresse suivante :

VERLAGSANSTALT ALEXANDER KOCH  
DARMSTADT W. 39 (Allemagne)



# SELECTION

CHRONIQUE DE LA VIE ARTISTIQUE

Rédacteurs { ANDRÉ DE RIDDER  
PAUL GUSTAVE VAN HECKE

La Revue d'Art que publie "Sélection" de Bruxelles paraît mensuellement (sauf pendant les deux mois d'été), sur vingt pages, en édition de luxe sur papier Gainsborough, et est richement illustrée par des reproductions, des bois et des œuvres graphiques originales. Elle publie des études sur les mouvements nouveaux de la sculpture et des divers arts décoratifs et donne des articles signés des principaux critiques d'art français. Chaque mois elle publie un Billet Parisien d'ANDRÉ SALMON, résumant la vie artistique française.

PRIX DU NUMÉRO..... 3 FR. 50

ABONNEMENT D'UN AN ..... 30 FR.

Rédaction et Administration :

62, RUE DES COLONIES, BRUXELLES

Dépositaire d'Action pour la Belgique

## ÉDITIONS „LIBER”

::: 69, Faubourg Saint-Martin, 69 :::

◆◆◆◆◆ P A R I S (X<sup>e</sup>) ◆◆◆◆◆

VIENT DE PARAÎTRE :

### VOYAGE EN AUTOBUS

par MARCEL SAUVAGE

Poèmes avec 4 images de MAX JACOB

Il est tiré de ce curieux ouvrage :

30 exemplaires sur Hollande dont 2 hors commerce.

28 numérotés et signés à la main de I à XXVIII,

L'exemplaire ..... 25 fr. »

1.000 exemplaires numérotés de 1 à 1.000,

L'exemplaire ..... 7 fr. »

Arnold Schonberg est en révolte contre l'harmonie, la mélodie et les formes traditionnelles. Ayant débuté par des œuvres de musique de chambre (sextet « Verklarte Nacht », quatuors op. 7 et 10) il s'affirma doué d'un style nouveau. L'harmonie n'est plus fondée ni sur la cadence traditionnelle, ni sur le système tonal en général. Schonberg ne forme pas ses accords de tierces, mais souvent de quarts pures ou altérées. Pour lui il n'y a pas de dissonances. Chaque consonnance de tons est possible, chaque progrès permis. Au lieu des formes architectoniques il met des formes psychologiques ; des formes qui sont déterminées par la logique des mélodies et du développement du timbre. Les rythmes flottent sans égard pour le joug des barres. La mélodie extrêmement expressive est le fondement général de la musique schonbergienne. Dans ses dernières œuvres, les cinq pièces d'orchestre et les mélodrames, il approche d'un nouveau style polyphonique et polychromique. C'est une musique, dont les voix partielles sont d'une individualité étonnante, dont les accords ne sont pas la force motrice, mais seulement le produit quasi-accidentel de la consonnance des voix. Il ne faut pas entendre cette musique comme de la musique homophonique comme une suite d'harmonies, mais comme des parallèles qui se combattent et se joignent.

Mais toute théorie est grise et ces constatations ne sont que de mots. L'essentiel est que cette musique d'une expression tout à fait inattendue, d'une passion brûlante et d'une logique d'autant moins à définir par l'intelligence qu'elle convaint chaque sentiment sans jugements préalables. Et il est intéressant de voir combien ces tendances musicales nouvelles sont internationales. Igor Stravinsky, écrit une musique analogue aux dernières œuvres de Schonberg. Nous constatons là une pareille polyphonie. Béla Bartok, le chef de la musique moderne hongroise écrit dans un même style. Karol Szymanowsky en Pologne et les Tchèques sont de tendances analogues

H. H. STUCKENSCHMIDT.



# A NOS LECTEURS

---

**ACTION** n'est point faite pour la satisfaction de quelques écrivains mais pour celle des lecteurs attachés à la révélation d'œuvres ardentes et novatrices qui garantissent notre force vitale.

La revue accepte la collaboration de quiconque veut exprimer librement sa pensée, à condition que notre titre soit justifié, notre dessein étant de rester hors les écoles, les tendances et les opinions, afin de réaliser une œuvre dépassant l'actualité. Nous sommes animés d'une puissance de volonté qui nous permet d'espérer les plus belles destinées pour notre entreprise. Notre époque abonde en essais de tous genres, économiques, philosophiques et artistiques. **ACTION** situe et commente les problèmes du temps présent et en fait la *Somme*.

Le style viril, combattant toutes décadences et avant tout créatrice, elle ne s'attachera qu'à étudier les idées des hommes vivants et leurs œuvres. On dit couramment qu'en France, tout ce qui a de la valeur ne peut subsister, que seule la médiocrité triomphe.

Prouvez-nous le contraire ; aidez-nous à vivre et à créer.

Si notre effort vous est sympathique, procurez-nous des abonnés, confiez-nous le soin de vos éditions, travaux d'impression, catalogues et publicité. Toute personne nous ayant procuré cinq abonnements recevra la revue gratuitement pendant un an.

# GALERIE WEILL

---

Expositions

de

Peinture Moderne

---

46, RUE LAFFITTE

ÉCOLE

M. L. SONDAZ

---

EDUCATION PLASTIQUE

---

HARMONIE DES  
MOUVEMENTS

---

*Ecrire :*

139, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 139  
PARIS

## ÉDITIONS ACTION

---

*En vente :*

**LIPCHITZ**

par MAURICE RAYNAL

Ouvrage orné de 21 reproductions d'œuvres  
du sculpteur

50 exemplaires luxe.. .. 100 fr.  
500 exemplaires ordinaires .. 15 fr.

.....

COLLECTION DES TRACTS

**L'ÉLITE  
QUI NE VIENT PAS**

par H. L. FOLLIN

.....

*En souscription :*

**LE CHATEAU DE  
KRASNY STAW**

par ROCH GREY

Roman orné de 4 images sur bois, en trois  
couleurs de

**LÉOPOLD SURVAGE**

20 exempl. luxe sur hollande 100 fr.  
700 exempl. ordinaires .. .. 20 fr.  
Format "Action"

.....

**MODIGLIANI**

par ANDRÉ SALMON

Ouvrage orné de 2 portraits de l'artiste  
et 22 reproductions de ses œuvres

50 exempl. sur hollande .. .. 100 fr.  
700 exempl. sur beau couché 20 fr.  
Format in-4° coquille

Adresser les commandes à

**ACTION-FELS** 18, RUE  
FEYDEAU-PARIS

# LES VOIX DE L'ALLEMAGNE AFFRANCHIE

**R. E. CURTIUS**

*Die Literarischen Wegbereiter des Neuen Frankreich*

Essais sur les pionniers littéraires de la France nouvelle :

ROMAIN ROLLAND, CHARLES PÉGUY, PAUL CLAUDEL, ANDRÉ GIDE, ANDRÉ SUARÈS.

Prix : 18 Marks

▽▽▽

## DAS KUNSTBLATT

Directeur : PAUL WESTHEIM

Revue d'art international, importante pour les renseignements sur le mouvement  
de renaissance artistique en Allemagne

Dans chaque numéro : *Chronique de l'art français*, par F. FELS

Le cahier : 9 Marks ; 3 mois (3 cahiers) : 24 Marks

▽▽▽

## PAUL WESTHEIM

Ouvrages sur les grands artistes de l'Allemagne moderne :

WILHELM LEMBRUCK . . . . .	Prix 58 Marks
OSKAR KOKOSCHKA . . . . .	» 40 »
DIE WELT ALS VORSTELLUNG (essais sur l'intuition artistique) ..	» 48 »

▽▽▽

## DIE DICHTUNG

*Revue Littéraire*

Directeur : WOLF PRZYGODE

*Collaborateurs* : HOFMANNSTHAL, RILKE, BORCHART, HEINRICH MANN, GEORG KAISER, etc.

Ces cahiers, sans s'attacher particulièrement à la critique, contiennent  
les œuvres animées de puissance créatrice d'un mouvement allemand  
moderne, visant au renouvellement de l'esprit et des formes par un  
sentiment approfondi de responsabilité artistique et humaine.

Ces prix sont à majorer de 100 0/0 — Prospectus sur demande  
Dépositaire pour la France : **ACTION - FELS**

**Editions Gustav Kiepenheuer - Potsdam - Allemagne**

8.2 Epave

ÉDITION



ACTION

PRIX : ~~5~~ FRANCS